5e Année - N° 187 Le N° 0 $ 50 Jeudi 30 Mars 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Au marché, un jour d'hiver tonkinois.

(Dessin de Manh-Quynh)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année - No 187 — 30 Mars 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : 25 $ 00, 6 mois : 15 $ 00

Etranger :
Un an : 35 $ 00, 6 mois : 20 $ 00
Le numéro : 0 $ 50

SOMMAIRE

Un peintre chez le Maréchal, par R. BENJAMIN.

Doudart de Lagrée, par Ch. CORBET.

Mœurs et coutumes du Viêt-Nam. — La Géomancie, par D...

Phong-Thó, par E...

A Angkor. — Fouilles et trouvailles à Bakong, par M. GLAIZE.

In Memoriam. — Charles Arsène-Henry, ambassadeur de France, par B...

Au Tonkin, il y a cinquante ans (mars 1894).

Au Laos. — Réflexions au long des pistes (Suite), par Dr G. FAURE.

L'Indochine et la hausse des prix, par D...

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un peintre chez le Maréchal

par R. BENJAMIN

(Extrait du livre "Les sept étoiles de France", Paris, Plon, 1942.)

... C'est l'artiste peintre qui a été introduit après elle. Il connaît depuis longtemps le Maréchal ; il a été reçu maintes fois à sa table ; mais il ne réussit pas à le voir seul, et il a sollicité une audience. Il a un secret à lui confier.

Il est introduit.

« Je vous écoute, dit le Maréchal. Soyez clair.

— Je vais essayer », répond l'autre, qui, dérouté par ce conseil, commence une phrase de cinquante mots dont la moitié n'ont aucun sens.

Le Maréchal écoute avec condescendance, en lui donnant son regard limpide. Je dis en lui donnant, c'est-à-dire sans le reprendre, sans baisser les paupières, en restant âme contre âme. Et c'est si généreux que le peintre ému retrouve son aplomb.

« Monsieur le Maréchal, je viens vous demander une grâce ! »

Il laisse parler son cœur, et il explique l'affaire. Peut-être avec trop de gestes, trop de nerfs, mais dans un mouvement qui ne trompe pas sur sa conviction. Il s'agit d'un ami, d'un véritable ami...

Le Maréchal reste impassible.

« ... Qui a été déchu de la nationalité française, parce qu'il était le 20 juin 1940 au Portugal.

Le Maréchal écoute .

— Il y était parti avec un passeport en règle, et bien mieux, un ordre de mission.

Le Maréchal entend.

— Cet ordre de mission, il le tenait d'un ministre, celui des Beaux-Arts !

Le Maréchal ne bouge pas.

— Sa mission remplie, il n'avait nullement l'intention de rester là-bas.

Le Maréchal attend.

— Aussi, n'y est-il pas resté : il est rentré dix jours après. Dix jours seulement ! Et il avait laissé tout son argent en France, ce qui prouve ses intentions !

L'artiste s'échauffe un peu ; le Maréchal reste froid. Maintenant l'artiste plaide : il a fini de raconter. Mais en plaidant, il s'efforce d'être encore précis et logique ; et il espère être persuasif. Il fait de son mieux.

Il termine en évoquant le fils, officier prisonnier. Et il se tait. Il est ému. Il a fait œuvre d'ami... et d'artiste.

Cinq secondes, dix secondes. Le Maréchal fait : « Bien ! ».

Dix secondes encore, et sans quitter des yeux l'artiste, le Maréchal dit posément, en détachant ses mots :

« Vous êtes de parti pris..., puisque vous l'aimez... Et moi... comme je vous aime bien, je suis en train de devenir de parti pris. »

Léger mouvement de tête, l'air de dire : « C'est humain ».

« Alors, fait-il, laissez-moi votre dossier.

Il le prend, puis gravement :

— Je vais le donner à un homme en qui j'ai toute confiance, qui a le jugement sain, qui étudiera l'affaire impartialement, jugera... et m'aidera à décider. »

Le peintre, en écoutant venir à lui le moindre mot de cette sentence, où tout comble les vœux du cœur d'un honnête homme, a eu l'impression d'entendre la Justice elle-même, et il lui a semblé qu'il voyait son visage.

Le Maréchal s'est levé. De toute son âme ardente le peintre serre ses mains, et il sort sans rien dire.

Mais sitôt qu'il est dehors, rencontrant un ami :

— C'est saint Louis ! s'écrie-t-il.

Puis se trouvant devant la porte du docteur Ménétrel, il frappe à coups redoublés.

— Eh ! là ! Eh ! là ! dit l'huissier. Le docteur est occupé.

— Bien, j'attendrai », dit l'artiste, qui se jette dans le salon d'attente.

Là, il se promène de long en large, en marchant sur les pieds de tous ses compagnons d'ennui, à qui il dit chaque fois : « Oh ! pardon ! ». Là il se met à faire des croquis dans les marges des revues amoncelées sur la table. Là il soupire et tourne en rond pendant une heure.

Au bout de ce temps, appelé enfin, il se précipite chez le docteur Ménétrel, qui de loin lui crie :

« Est-ce pressé ? J'aimerais mieux vous voir demain.

— Pressé ! soupire le malheureux. Mais c'est urgent !

Et dans un flot de paroles :

— Ecoutez-moi, docteur, je vous en supplie ! Je n'ai jamais vu plus étonnant que le Maréchal. De ma vie je n'ai eu pareil modèle. Jusqu'ici je n'avais jamais osé concevoir l'idée seulement que je pourrais faire un portrait de lui. Il me paraissait trop grand, et je me jugeais trop petit. Mais je sors de chez lui...

— Et vous vous trouvez de la même taille ? dit Ménétrel.

— Ne raillez pas ! Je me sens fort : j'ai la foi ! Et j'entends une voix impérative qui me dit : « Tu n'as pas le droit, pour le pays, de laisser passer l'occasion qui s'offre ». C'est tout. Je veux le revoir, et qu'il consente à poser.

Le docteur Ménétrel hoche la tête, l'air de dire : « Pauvre enfantelet ! » Mais sans l'exprimer, il l'introduit de nouveau chez le Maréchal.

— Monsieur le Maréchal, dit Ménétrel en entrant, voulez-vous un portrait en pied pour la postérité ? Notre ami se propose. Il vous demande simplement de rester immobile un jour ou deux !

L'artiste, dont la confusion est égale à l'ardeur reste sans voix.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Alors le Maréchal reprend gentiment :

— Un portrait ?... Serait-il ressemblant ?

— J'essaierai, balbutie l'artiste.

— C'est que la plupart du temps, dit le Maréchal songeur, les portraits qu'on fait ressemblent plus à ceux qui les font qu'à ceux qui sont faits.

— Moi, je disparaîtrai ! s'écrie l'artiste.

— Alors, disparaissez dit le Maréchal souriant.

— Oh ! monsieur le Maréchal, dit le pauvre artiste, posez une fois seulement !

— Poser ! dit le Maréchal. Mon pauvre ami, comment poser sans prendre des poses ? Vous me regarderez, et un homme regardé, et qui sait qu'on le regarde, est un document faux. D'ailleurs, ajoute-t-il doucement, ma tête ne risque pas d'être perdue. Il y a des photographies de moi dans tous les coins.

— Des photographies ! dit l'artiste, les bras au ciel. La photographie, monsieur le Maréchal, n'a pas d'esprit !

— Ce peintre a raison, dit Ménétrel. Mais il y a moyen, monsieur le Maréchal, d'arranger tout. Qu'il vienne demain à la prestation de serment des préfets. Demain, mon cher artiste, tous les préfets de France jurent fidélité au Maréchal. Ou je ne m'y connais pas, ou cela, ce sera de l'esprit !

— Mais c'est admirable ! s'écrie l'artiste. Si on me permet d'y être, c'est fini, je suis comblé ! Le Maréchal posera sans penser à poser. Merci, monsieur le Maréchal ! Merci, docteur ! Et vive la France ! ».

Il sort transporté.

Il dort mal, à force d'être heureux ; et le lendemain, il est le premier à l'hôtel de ville... bien avant les préfets.

Son bonheur ne dure pas. La salle le déçoit : elle est médiocre. Quelle décoration ! Il y a beau temps que ce pauvre pays n'a plus le sens des fêtes ni de la beauté, il le savait, mais c'est cruel de le constater avant une cérémonie symbolique dont il attend tellement !

Il confie son amertume à un secrétaire du cabinet du Maréchal, qui vient d'arriver.

« Ne vous désolez pas, dit cet homme qui sourit. Nous avons dit tout cela au Maréchal hier. « Monsieur le Maréchal, quelle pauvre, quelle lamentable salle ! » Il a répondu sur un ton glacé : « Attendez que les préfets y soient ». On lui a dit encore : « Vous n'aurez même pas un fauteuil mieux que les autres ! » Et il a répliqué sur le même ton glacé : « Qu'est-ce que ça peut me faire ? Je serai debout ». Faites comme lui. Soyez philosophe.

— Mais moi, je suis peintre ! s'écrie l'autre.

— Vous êtes aussi un homme d'esprit, dit le jeune secrétaire, en le présentant au premier préfet qui fait son entrée.

— Dieu qu'il est noir ! Quel funeste costume ! pense le peintre, sans parler cette fois.

Décidément, tout lui est contraire.

Maintenant les préfets arrivent, les préfets affluent. Noir et argent, ils sont funèbres. Il ne manque que des larmes. Le peintre est navré.

Les uns à la suite des autres, ils s'alignent sagement. Alors qu'il aurait envie de les grouper... à sa façon, les uns dans l'ombre, les autres en pleine lumière. Ils ont l'air intimidés, et de ce fait agglomérés, c'est sinistre. Mais tout à coup, il pense au spirituel Guardi, qui savait tout animer, et remplissait ses toiles de petits bonshommes si vifs, gardant à chacun ses traits, sa personne et sa vie. Ah ! l'art ! l'art ! C'est l'art le magicien ! Il n'y a qu'à faire œuvre d'artiste ! L'art peut tout. Qu'est-ce que le cher Guardi n'aurait pas fait, même à Vichy !

Il regarde de nouveau, en essayant de se passionner. Il écoute à droite, à gauche. Il entend l'amiral Bard, le préfet de police de Paris, qui a un visage hardi et noble, rappelant celui de Barrès, confier à son voisin :

« Nous allons tous jurer sagement l'un après l'autre. Est-ce que le souffle passera ? Est-ce qu'un élan, un cri, que nous aurions tous ensemble, comme à la nuit du 4 août, ne serait pas plus beau ?

Le voisin répond :

— Vous êtes romantique. Le Maréchal ne l'est pas.

— Est-ce donc que je le serais ? se dit le peintre avec inquiétude... Si je le suis, je ne peux rien faire, je ne suis pas dans la note !

— Rangez-vous, messieurs, à vos places ! commandent les huissiers.

A force de se ranger, ceux qui ont le plus de caractère se perdent parmi les autres.

Brusquement, après un dernier regard désespéré :

— Il n'y a rien de possible ! murmure le peintre.

Et il fourre son carnet de croquis au plus profond de sa poche. C'est décidé : il ne veut rien faire !

Maintenant qu'il a pris son parti, il se sent libre. Il oublie les uniformes qui l'attristent, la salle avec ses écussons de fête de village, et comme un simple curieux, en entendant des acclamations, il fixe des yeux la porte par où doit apparaître le Maréchal.

Il le devine, il va le voir, il le voit..., il est ravi de le revoir ! Rien qu'à vivre ce qu'il vit, il se sent privilégié. Tant de gens n'ont jamais l'occasion d'approcher un grand homme, et celui-ci, dans l'histoire, sera si grand ! Il n'y a qu'à le regarder entrer. Comme il s'impose !

Tous les préfets se sont dressés et on applaudit. Ils sont là cent vingt, en face de leur chef, délégués par lui, tenant leur pouvoir de lui. Mais ont-ils bien conscience de leur rôle, ces petits rois ? C'est pour la leur donner que le Maréchal est là, devant eux, et qu'ils vont tous lui jurer fidélité.

Quand le Maréchal est entré, quand il a d'abord regardé toute cette salle, il a eu l'impression de voir comme une carte de France, une carte vivante, où l'on découvrirait les visages de ses princes, un par département. Puis, il a fait un signe, et la cérémonie a commencé. Chacun des cent vingt, à l'appel de son nom, s'est détaché de son groupe, comme de sa région, comme de son pays ; chacun s'est avancé par l'allée du milieu, a senti juste à cette minute son cœur battre plus fort, a pris conscience de soi, a saisi l'importance de son rôle et de son geste, a marché jusqu'au Maréchal, a monté la marche qui le séparait de lui, l'a regardé dans les yeux, a rencontré son âme, et levant le bras, s'est donné.

Le Maréchal est resté debout une heure, sans fatigue, comme s'il avait trente ans. Son attitude

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

a été digne, sans raideur. Il n'est jamais solennel, il est noble, de la vraie noblesse, celle d'une âme claire. Cette cérémonie, présidée par lui, n'a pas été un spectacle. Peut-être que le vulgaire s'y serait ennuyé. Mais grâce à lui, elle a été spirituelle, et une âme d'élite devait s'y passionner.

C'est ce qui est arrivé au peintre.

Tout le laid et le médiocre ont disparu pour lui. Le Maréchal était le point de mire des esprits et des yeux. Il n'y avait plus de visible, de sensible, que le groupe sans cesse changeant et toujours émouvant, de l'homme qui jurait, et du Maréchal qui lui répondait par un signe de tête reconnaissant. Le peintre ne sentait plus en peintre. Il était tout ému d'être Français, de vivre simplement cette époque et cette date, et après tant d'heures cruelles ou troubles, de participer à cet instant significatif, où s'affirmaient pour demain des promesses et des volontés.

Avec son âme d'artiste, qui est une âme d'enfant, il était heureux ; aussi, lorsque tout fut fini, et qu'il retrouva le jeune secrétaire, ce fut pour s'écrier :

« Merveilleux ! Quelle journée ! J'ai regardé les cent vingt préfets un à un. J'ai vu les forts, les faibles, les ardents, les tranquilles, les sérieux, les légers, ceux qui se jettent dans leur serment, ceux qui étouffent, perclus d'émotion. J'ai vu ceux dont le bras est trop court, ceux qui manquent la marche, et les plus vrais sans doute... ceux qui sont sans voix. Mon cher, sur cent vingt, il n'y en a pas quinze qui le trahiront ! Et encore !... Le Maréchal les a vus : ils n'oseront pas !

— Avez-vous fait des dessins ? dit le secrétaire en riant.

— Pas un. Et je m'en moque ! Ce n'est pas cela qui est utile.

— Comment, pas cela ?

— Mais non ! Il y avait des photographes : les documents ne manqueront pas. L'essentiel, c'est ce que j'ai vu, ce que ma mémoire emporte, une cérémonie qui n'était qu'esprit. Voilà qui est réconfortant ! La voilà, la Révolution ! Voilà de la vraie grandeur ! Voilà qui permet de tout espérer ! Mon cher, c'était aussi tendu et pourtant aussi nuancé, aussi simple et pourtant aussi riche... que du Racine ! Oui, il aurait fallu Racine pour peindre cela. Il est mort deux siècles trop tôt.

— Vous devriez dire ce que vous me dites là au Maréchal », dit le secrétaire ému de la ferveur de son ton.

Mais le peintre ne l'écoute pas. Il est maintenant sur la place de l'Hôtel-de-Ville, parmi le flot des préfets qui sortent. Il a neigé ; la place est blanche ; jamais les préfets n'ont été plus noirs ; mais il leur trouve à présent un uniforme sévère en harmonie avec l'époque. Il se rappelle avoir entendu le Maréchal dire un jour en dînant : « Si je n'avais pas la mission que j'ai..., je voudrais être préfet ! ». Il a cru à une plaisanterie ; maintenant il comprend. Il n'y a rien de plus enivrant que d'être préfet ! Animer une province, lui insuffler de l'esprit, lui montrer son héritage, lui proposer un avenir clair ! Et il se parle à lui-même, et il dit : « Ce n'est pas le moment de faire de l'art. L'heure est à l'action. Il faut agir, et d'abord sauver ce pays ! ». Et lui, l'homme des lignes et des couleurs, lui l'amoureux de beauté, voici qu'en cette heure, où c'est si bon de se dépenser, d'aider, de servir, voici qu'il rêverait — à condition que ce fût dans une belle ville de France — d'avoir une petite préfecture !



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DOUDART DE LAGRÉE

par Ch. CORBET

La vie de l'homme n'a de valeur que dans la mesure où il arrive à la mépriser en s'élevant au-dessus d'elle. Se dévouer, c'est vraiment vivre ; et se dévouer jusqu'à la mort, c'est survivre.

Louis de Carné.

AVANT toute chose, il convient de situer la brève carrière coloniale de Doudart de Lagrée dans la perspective de l'Indochine réelle de son temps. Moins d'un siècle s'est écoulé depuis ; mais le visage de l'Indochine a subi des changements si prodigieux qu'un effort nous est nécessaire aujourd'hui pour retrouver les grands traits qui le caractérisaient alors.

Lorsque Ernest Doudart de Lagrée débarque à Saigon en mars 1863, la France faisait ses premiers pas sur la terre indochinoise. Il n'y avait pas un an qu'un traité passé avec la Cour de Hué lui avait concédé la possession des trois provinces orientales de la Cochinchine, Bien-hoa, Gia-dinh et Mytho ; quatre années allaient s'écouler avant l'occupation des trois provinces de l'Ouest, Vinh-long, Chau-doc et Hatien. En 1863, Tu-Duc règne à Hué ; le Cambodge étouffe sous l'emprise siamoise ; le Laos, encore presque inconnu, est morcelé entre le Siam, la Birmanie et l'Annam ; le Tonkin, nominalement soumis à l'autorité de Hué, est la patrie d'élection des pirates.

Agent direct de l'amiral de La Grandière, Doudart de Lagrée est donc à placer dans le cadre modeste de la première Cochinchine des Amiraux. On n'en admirera que davantage les hommes intrépides qui, sur la base fragile des trois provinces orientales et malgré les indécisions de la politique métropolitaine, rêvaient déjà d'une Indochine unifiée sous l'autorité de la France, construisaient en pensée l'avenir, et, pour faire de ce rêve une réalité, se lançaient à corps perdu dans des entreprises constituant autant de téméraires aventures.

Parmi ces preux de la première heure, le portrait de Doudart de Lagrée se détache avec un tout particulier relief. C'est un homme complet, un Français dans toute l'acceptation du terme : goût de l'action, passion de connaître, charité humaine, toutes ces qualités, toutes ces vertus lui composent une figure d'une exceptionnelle richesse dans l'harmonie d'une parfaite unité.

Venu tard à l'activité coloniale — il avait 40 ans à son arrivée à Saigon —, de Lagrée a eu en Indochine une carrière courte, mais remarquablement féconde. Cinq années lui ont suffi pour asseoir les bases de l'influence française au Cambodge et pour établir la nécessité de la domination française sur le Tonkin. Le début et la fin de sa carrière indochinoise dessinèrent de la sorte les contours entiers du futur établissement français en Extrême-Orient.

⁂

En 1863, la situation au Cambodge était des plus graves. Pressé entre deux voisins qui se partageaient ses dépouilles, le Siam et l'Annam, le Cambodge avait perdu toute véritable indépendance. Au reste, l'Annam venait d'être affaibli par l'installation des Français en Cochinchine. Le Cambodge allait donc fatalement tomber entre les mains des Siamois si la France se désintéressait de la situation.

Mais la France, qui venait de s'établir en Cochinchine, ne pouvait admettre que son flanc nord restât menacé ; elle devait améliorer sa position sur ce point avant de se lancer dans de plus vastes entreprises en Indochine et en Cochinchine même. L'amiral de La Grandière eut alors besoin d'un homme capable d'analyser tous les éléments de la situation et d'en exploiter toutes les possibilités. Son choix tomba sur le lieutenant de vaisseau Doudart de Lagrée.

Quelques semaines après, le « Gia-dinh » jetait l'ancre à Ponhéalou et de Lagrée demandait une audience à S. M. Norodom. Cette audience lui fut immédiatement accordée. C'était la première fois qu'un officier français prenait officiellement contact avec un roi du Cambodge ; le docteur Hennecart n'avait qu'une mission officieuse. Le délégué de la France trouve chez le roi beaucoup de bienveillance et « un bien évident désir de nous être agréable ». Mais de Lagrée put bientôt se rendre compte que la situation était compliquée par la présence à Oudong d'un mandarin siamois, Phréa-Rat, sans l'aveu duquel S. M. Norodom n'osait rien entreprendre.

Doudart de Lagrée vit aussitôt où était la difficulté. Il engagea une rude partie dont on connaît les détails, qui dura de juin 1863 à juin 1864 et qui aboutit au couronnement de S. M. Norodom.

En août 1863, l'amiral de La Grandière obtint de S. M. Norodom la signature d'un traité où le roi du Cambodge acceptait le protectorat de la France. Malheureusement, ce traité ne pouvait être valable aussi longtemps qu'il n'aurait pas été ratifié par l'empereur des Français. La ratification ne put être notifiée à Oudong que le 2 février 1864. C'est dans cet intervalle de six mois que le protectorat sur le Cambodge faillit être perdu pour la France et que le génie politique de Doudart de Lagrée fut soumis à de rudes épreuves dont il sortit tout à son honneur.

. . . . . .

Norodom fut enfin couronné, le 3 juin 1864. Le succès de de Lagrée était complet.

⁂

Il lui fallait maintenant se préparer à un séjour de longue durée au Cambodge. Il ne pouvait songer à continuer à habiter dans la cabine dont il s'était jusqu'ici contenté sur sa canonnière. Il dessina les plans d'un « palais » en bois et choisit un terrain à Kompong-luong. Il eut de la peine à trouver de la main-d'œuvre et en fut réduit à avoir recours à des coolies annamites. « L'indolence des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cambodgiens, notait-il, l'apathique indifférence des mandarins pour toute exploitation sérieuse des ressources de leur pays... font naître un profond découragement dans l'esprit de la plupart des Français qui viennent au Cambodge. » Il réussit néanmoins à s'installer dans son « palais » en décembre. Le parterre de son jardin était garni de toutes les plantes rares et belles du pays que le roi et les grands mandarins lui avaient envoyées. A côté, il avait constitué l'amorce d'un véritable jardin zoologique, avec des sangliers, des cerfs, des singes, des paons, etc... L'amiral lui demandait souvent des spécimens pour le jardin zoologique de Saigon.

A son « palais » de Kompong-luong, il avait annexé une école. A vrai dire, il n'avait pas attendu de s'installer à terre pour rapprocher de lui la jeunesse cambodgienne. Dès novembre 1863, il attirait sur le « Gia-dinh » deux jeunes Cambodgiens à qui il faisait la classe : le maître apprenait lui-même le khmer en même temps qu'il leur enseignait le français. Le plus jeune de ses élèves s'appelait Chhun. De Lagrée, aussi longtemps qu'il demeura au Cambodge, s'occupa paternellement de son éducation et de ses progrès. De la sorte, il fut le premier fondateur de l'enseignement français au Cambodge.

Inlassable, il profitait de tout répit et de toute occasion pour se livrer à une exploration aussi complète que possible du Cambodge. Il apportait deux passions dans ses investigations incessantes : celle des fleuves et celle des monuments archéologiques. Il dressait la carte hydrographique du pays et faisait le bilan de ses richesses historiques. Dès septembre 1863, il avait poussé jusqu'à Angkor ; en 1864, il découvrit les ruines de Phnom-sonthok (près de Kompong-thom) et celles du Phnom-bachey (Vat-Nokor) ; en 1866, il fit deux nouvelles visites aux ruines d'Angkor, l'une en mars, sans autre compagnie que celle d'un maître-mécanicien qu'il emmenait comme dessinateur ; l'autre en juin, avec, cette fois, l'accompagnement de toute la mission du Mékong qui fit là sa première sortie en groupe.

Ces multiples travaux ne l'empêchaient pas de demeurer le conseiller écouté de S. M. Norodom, de seconder le roi dans la construction du Palais que ce dernier, qui s'était rendu compte des inconvénients d'une capitale à Oudong, faisait construire à Phnom-penh, et de protéger le Cambodge contre l'anarchie qui signala les premières années du règne de S. M. Norodom. Il combattit Assoua, Si-Votha, Poukombo. Il aurait certainement mené lui-même à bonne fin la répression de ces révoltes si, désigné comme Chef de la Commission du Mékong, il n'avait quitté le Cambodge avant le retour complet du calme.



Le Capitaine de Frégate Doudart de Lagrée. *(D'après une photographie).*

Lorsqu'il quitta le Cambodge, il pouvait se rendre ce témoignage qu'il y avait brillamment servi les intérêts de la France, en y jouant le triple rôle d'un homme d'action, d'un homme de science, et d'un homme de bien.

Homme d'action, il avait su, à force de diplomatie, de clairvoyance et de décision assurer l'établissement de l'influence française en pays khmer. Opposé par principe aux démonstrations militaires, il n'en avait pas moins eu l'énergie de réagir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vigoureusement et immédiatement toutes les fois qu'une intervention s'imposait. Il n'est pas contestable que la France et le Cambodge doivent à Doudart de Lagrée tous les avantages réciproques qui ont résulté de leur association, dont de Lagrée a été le principal et le plus actif artisan.

Homme de science, Doudart de Lagrée a jeté les bases de l'hydrographie du Cambodge, et, initiateur de la connaissance d'Angkor — d'où ceux qui l'y avaient précédé n'avaient rapporté que des impressions et des conjectures —, il a été le fondateur de l'archéologie et de l'épigraphie khmères. Son mérite à cet égard fut d'autant plus grand qu'il ne disposait pour ses voyages que de moyens de transport précaires. On est en droit de s'étonner quand on compare la grandeur des résultats à la modestie des moyens ; de Lagrée a fait à pied la plupart de ses itinéraires en terre cambodgienne ; et c'est sous la paillote qu'il a poursuivi la mise au net de ses travaux historiques.

Homme de bien, Doudart de Lagrée s'est penché avec amour sur le triste destin de la race cambodgienne. Censeur clairvoyant de ses défauts, il n'en a pas moins établi avec sympathie le bilan de ses qualités. Pour elle, il a été juste et bienveillant ; et il a su mériter son affection, car les Khmers ont entrevu en lui le premier des Français, le premier des Européens qui se fût intéressé aux causes de leur décadence, qui eût entrepris de leur restituer les titres de leur grandeur et de les tirer de leur défaillance. En Chhun, de Lagrée a identifié un enfant « d'une douceur et d'une intelligence « extraordinaires », il s'est paternellement occupé de son sort, il a fait de lui le premier de ces Cambodgiens modernisés qui assureront le réveil et la renaissance du Cambodge (1).

Quand on songe que c'est en trois ans que Doudart de Lagrée mena, dans des conditions d'inconfort trop connues, toutes ces tâches harassantes, on est fier d'être Français comme lui, on salue en lui un des plus dignes fils de la France.

***

Deux grands fleuves arrosent l'Indochine et y ont leurs embouchures ; mais leurs sources restaient un mystère. Le problème du Mékong avait commencé à tourmenter Doudart de Lagrée dès avant son embarquement pour l'Indochine. En août 1862, il disait à son frère Jules de Lagrée en lui montrant sur une carte l'Himalaya et le Mékong : « Je serais bien malheureux si je ne parvenais pas un jour ou l'autre à me faire confier une mission importante dans ces contrées ». Son premier poste en Indochine l'installe à Mytho, sur le fleuve : « Un beau ruisseau, écrit-il alors à sa belle-sœur, qui a jusqu'à 70 ou 80 mètres d'eau dans les lieux resserrés et qui, lorsqu'il n'a que 8 ou 10 mètres de profondeur, en a 2.000 de large !... et peut-être 7 ou 800 lieues de long ». Comme on le voit, sa pensée s'oriente déjà vers l'origine du fleuve. Une fois au Cambodge, la même préoccupation ne le quitte pour ainsi dire plus. Sa première entrevue avec S. M. Norodom a lieu le 4 juin 1863 ; aussitôt après, de Lagrée remonte le Tonlé-Sap jusqu'à Kompong-chnang, qu'il atteint le 8 ; le niveau des eaux l'empêche alors de pousser plus loin. En juillet, il remonte le Mékong jusqu'au delà de Kratié, exactement jusqu'aux rapides de Sambok-Sombor. Enfin, il reste en station à Kompong-luong sur le Tonlé-Sap, pendant de nombreux mois. Et le Mékong le hante comme un rêve familier. Comment, à vrai dire, oublier le fleuve au Cambodge, qui est un don du Mékong comme l'Egypte est un don du Nil ? Les deux idées, celles du pays et celle du fleuve, se confondaient à tel point qu'alors on disait et on écrivait couramment le Cambodge pour le Mékong. L'expression revient couramment dans le récit d'exploration de Francis Garnier.

Décembre 1865. De Lagrée demande une audience à l'amiral à Saigon. Il a l'intention de solliciter un congé en France dont sa santé ébranlée a le plus grand besoin. L'amiral l'écoute et lui pose à brûle-pourpoint la question suivante : « Ne seriez-vous pas homme à remonter le fleuve pendant six ou sept cents lieues ? A aller voir ce qui se passe au Tibet, dans l'intérieur de la Chine ? ». De Lagrée oublie aussitôt l'état de sa santé et son désir de rentrer en France. Il répond : « Pourquoi pas ? » et se met à rire parce qu'il vient de trahir le secret de son amour devant l'homme qui l'a deviné.

La mission de l'expédition fut définie dans ces lignes des « instructions définitives » que Doudart de Lagrée reçut de l'amiral :

« Déterminer géographiquement le cours du fleuve par une reconnaissance rapide poussée aussi loin que possible ; chemin faisant, étudier les ressources des pays traversés et rechercher par quels moyens efficaces on pourrait unir commercialement les vallées supérieures du Mékong au Cambodge et à la Cochinchine, tel est le but essentiel du voyage. »

Les pouvoirs de Doudart de Lagrée étaient résumés dans cette phrase :

« Vous agirez en tout comme le ferait le commandant d'un bâtiment en mission. »

La Commission d'exploration se trouva définitivement constituée en mai 1866. Elle comprenait essentiellement, outre de Lagrée, chef de l'expédition : le lieutenant de vaisseau Francis Garnier, chargé de l'observation et des cartes, second de l'expédition ; l'enseigne de vaisseau Louis Delaporte, dessinateur-hydrographe ; le vicomte Louis de Carné (neveu de l'amiral), délégué aux Affaires étrangères, et deux chirurgiens de marine, les docteurs Thorel (Thorel avait une compétence distinguée en botanique) et Joubert (géologue qui avait fait un voyage au Sénégal).

Si de Lagrée avait le commandement de l'expédition, c'est parce que, selon les propres termes de l'Amiral, « il fut jugé d'un avis commun le plus capable de conduire à bien cette entreprise ». Francis Garnier contresigne ce jugement en ces termes : « Nul ne pouvait être mieux préparé que lui à entreprendre ce voyage d'exploration. Agé de quarante-quatre ans, d'un tempérament vigoureux et énergique, d'une intelligence nette, vive, élevée, il possédait toutes les qualités physiques et morales qui devaient assurer le succès ».

Le voyage peut se décomposer en trois grands tronçons : Phnompenh-Bassac, Bassac-Luangprabang, Luangprabang-Tongtchouen.

---

(1) Chhun fit une carrière qui aurait comblé de bonheur son ancien maître si ce dernier eut encore été de ce monde pour la connaître. Né en 1853 à Ponhéalou, Chhun fut secrétaire-interprète du Protectorat de 1866 à 1878, puis directeur du Trésor Royal de S. M. Norodom (Oknha Akarak-Chéréda) de 1897 à 1901 ; le 15 juin 1904, S. M. Sisowath le nomma ministre intendant de sa liste civile (Oknha Eyse Sâmbât) ; enfin, Chhun devint ministre de la Justice (Oknha Youmréach) le 4 décembre 1911. Il prit sa retraite en 1922, et mourut le 18 novembre 1924.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Après des adieux à S. M. Norodom qui furent une touchante manifestation d'amitié franco-khmère, la canonnière qui portait l'expédition quitta Phnom-penh le 6 juillet. Voyage sans histoire jusqu'à Kratié. Là, le voisinage des rapides de Sambok-Sombor obligea les explorateurs à avoir recours à un moyen de transport moins sûr et moins confortable. Ils se firent confectionner des embarcations d'un genre spécial, huit pirogues dont la longueur variait entre 15 et 25 mètres ; l'intérieur était couvert d'un roof arrondi en bambou et feuilles de latanier ; ce roof était trop bas pour permettre de s'asseoir ; il fallait demeurer à demi renversé en arrière ; l'eau de pluie recueillie dans la cale envahissait les voyageurs à chaque instant. La flottille quitta Kratié le 13 juillet. En tête se remarquait la barque de Doudart de Lagrée, arborant fièrement les couleurs françaises. On avançait en poussant sur le fond avec un bambou ou en s'accrochant par une gaffe aux branches des arbres ou aux aspérités des rochers.

N'ayant pas ici la place de raconter les mille péripéties du voyage, nous nous en tiendrons à quelques indications essentielles. On devine qu'avec cet attirail il ne fut pas facile de franchir les rapides de Khong, après ceux de Sambok-Sombor. On atteignit Bassac le 11 septembre.

L'expédition y séjourna plus de trois mois, à attendre des instruments et des passeports qui manquaient au départ. Francis Garnier tenta de redescendre vers le sud pour aller à la rencontre du courrier. Mais l'insurrection de Poukombo lui barra la route.

Doudart de Lagrée profita de ce répit pour faire une excursion à Attopeu. Il y eut un terrible accès de fièvre : ses membres étaient déjà rigides et glacés ; le docteur Joubert ne triompha du mal qu'à grand-peine. Mais lorsque Lagrée rentre à Bassac, le 4 décembre, il avait délimité l'imposant massif montagneux de la rive gauche du Mékong (Bolovens). Dans la suite, Francis Garnier baptisa « pic Doudart-de-Lagrée » le principal sommet de ce massif (1).

Partie de Bassac le 25 décembre 1866, l'expédition n'atteignit Luang-prabang que le 29 avril 1867. Les difficultés de la route étaient telles que, dans tout l'après-midi du 31 décembre 1866, par exemple, on ne put avancer que d'un kilomètre ! A plusieurs reprises on quitta les pirogues pour emprunter des moyens de locomotion terrestres. On apprit alors à apprécier la pirogue : « On a les os rompus par la marche saccadée de l'éléphant, écrit Louis de Carné, le char à buffles n'avance qu'avec une déplorable lenteur, le char à bœufs au contraire, est rapidement emporté par son attelage bossu, et passe par-dessus tous les obstacles, non sans subir des chocs violents et sans verser fréquemment. Les pirogues seules permettent le repos ».

Entre temps, Francis Garnier descendit par Angkor chercher les passeports à Phnom-penh. Quand il rejoignit l'expédition à Outène, il avait parcouru 1.660 kilomètres, la plus grande partie à pied !

Vientiane offrit aux regards des explorateurs le spectacle d'une horrible désolation : les ruines de la ville étaient cachées dans une forêt épaisse. Il fallait chercher dans les broussailles les restes de ce palais royal et de cette ville où, deux siècles auparavant, van Wuysthoff avait vu des foules en fête (1).

Après Vientiane, Luang-prabang apparut aux explorateurs comme une oasis d'abondance et de repos. Peu après l'arrivée, de Lagrée sut obtenir une audience du roi qui, d'abord froid et même hostile, ne tarda pas à devenir son meilleur ami.

A Luang-prabang, la question se posa de décider si on continuerait ou non le voyage : l'insurrection musulmane ravageait le Yunnan ; les chefs du Laos birman semblaient devoir tout faire pour obliger l'expédition à rebrousser chemin. Doudart de Lagrée décida qu'on continuerait.

Pourtant, l'état de sa santé commençait à lui inspirer de graves anxiétés : « Je commence à sentir parfois la fatigue, écrivait-il à sa belle-sœur, c'est l'âge qui surplombe, il faut lui faire sa part ». L'âge qui surplombe !... Il avait quarante-quatre ans... La saison des pluies était commencé ; à cette date, les Laotiens renoncent absolument aux voyages ; le terrible paludisme du Laos sévit de plus belle ; la plupart des missionnaires qui avaient essayé d'y porter l'Evangile en étaient morts. On ne s'en lança pas moins dans l'inconnu.

On fit les préparatifs du départ. On simplifia les bagages, mesure qui exigea de douloureux sacrifices. On fit de généreux cadeaux au roi et aux mandarins. Même les fonctionnaires eurent leur part à la distribution. « Le moindre bouton d'uniforme, le plus mince débris de galon, transportaient d'aise ces braves gens, et ils ne nous refusaient jamais le plaisir de s'affubler des redingotes ou des pantalons qui ne trouvaient plus place dans nos malles ». (F. Garnier.)

Quand on quitta Luang-prabang le 25 mai, on eut l'impression du vrai départ. On savait qu'on resterait bien longtemps coupé de toutes communications avec les siens. La Commission avait néanmoins une grande satisfaction : elle laissait derrière elle un excellent souvenir, elle avait donné aux autorités et à la population de Luang-prabang une haute idée des Français et de la France.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des difficultés innombrables que les explorateurs eurent à affronter par la suite. Voici les impressions que Francis Garnier garda d'un des campements où l'on dut passer une nuit : « Il fallut coucher en pleine forêt sur les bords d'un torrent, et nous construire un gourbi pour nous garantir contre les ondées qui ne pouvaient manquer de troubler notre sommeil. L'une d'elles fut si abondante qu'elle eut bientôt raison du frêle rempart de feuilles qui lui était opposé : nous fûmes trempés sous nos couvertures. Ce ne fut d'ailleurs pas la plus cruelle cause d'insomnie : outre les piqûres des sangsues et des moustiques, compagnons inséparables en cette saison du voyageur dans la forêt, le lieu où nous avions fait halte était infesté par une quantité innombrable de pucerons ailés qui s'enfonçaient sous le cuir chevelu et nous causaient des démangeaisons intolérables ».

Et voici encore des impressions de route de Louis de Carné : « Nous suivîmes nos guides en pleine forêt, car le chemin n'était même plus tracé... Nous pénétrions avec peine dans la forêt ; quand les broussailles étaient épaisses, les Laotiens y ouvraient une brèche avec leurs couteaux. On descend dans tous les ravins ; on traverse des torrents parfois assez rapides pour renverser les

(1) Nous ne saurions dire pourquoi cette appellation ne figure pas sur la carte au 400.000e du Service Géographique.

(2) Vientiane avait été détruite par les Siamois en 1827.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hommes ; parfois, on en remonte le cours à travers des lianes entrelacées ».

On devine avec quel sentiment de libération les explorateurs entrèrent en Chine. Enfin, ils trouvaient des routes et du ravitaillement !

« Après dix-huit mois de fatigues, écrit à ce sujet Francis Garnier, après avoir traversé des régions presque vierges encore de pas humains, nous nous trouvions en présence d'une cité qui était une représentation vivante de la plus vieille civilisation de l'Orient. Pour la première fois, des voyageurs européens pénétraient en Chine par la frontière indochinoise ! A ce moment sans doute notre enthousiasme dépassa la mesure : les souffrances dont nous l'avions payé nous exagérèrent l'importance du résultat, et, un instant, nous crûmes de bonne foi que la Chine se révélait enfin à l'Europe, représentée par six Français ! »

La Commission du Mékong avait établi d'une manière définitive que le fleuve n'était pas navigable sur tout son parcours. Mais Doudart de Lagrée ne voulut pas s'en tenir à ce résultat négatif. Le but de la mission était d'étudier les moyens de débloquer commercialement le sud de la Chine. Le chef de l'expédition comprit le parti qu'on pouvait tirer à cet effet du fleuve Rouge. « Etudier les voies commerciales qui nous intéressent et les contrées qui, dans l'avenir, peuvent entrer en relation avec nous, particulièrement « reconnaître le haut Song Koï et la frontière du Tonkin », tel est le but que nous allons poursuivre. » C'est en ces termes qu'il faisait part au Gouverneur de la Cochinchine des projets qu'il comptait mener à bien.

C'est encore l'idée qui domine dans le rapport qu'il adresse à l'amiral de Yunnanfou : « A six journées au S.-S.-E. de Lin-ngan se trouve le marché de Mang-hao, à partir duquel le Song Koï est navigable jusqu'à la mer... « L'affirmation de cette route sera, certainement, un des plus utiles résultats de notre voyage ».

On atteignit Kou-tchang le 14 janvier 1868. De Lagrée souffrait d'une fièvre continue et d'un point de côté qui rendaient un repos nécessaire. On s'arrêta un jour. De Lagrée, dont le mal s'aggravait, dut continuer sa route en palanquin.

A Tong-tchouen, il s'alita. Il était vaincu par la maladie. Il ne s'inclina qu'après avoir longuement lutté.

Nous le voyons tenter une dernière fois de préciser le cours supérieur du Mékong. Il rassemble tous ses compagnons autour de son lit, « pauvre lit plus mauvais et plus dur qu'un lit de camp », pour les consulter sur l'opportunité d'une nouvelle tentative. On décide que Francis Garnier partira avec Delaporte, Thorel et de Carné. Ils partent. De Lagrée reste à Tong-tchouen avec Joubert, son fidèle médecin et le confident de ses pensées les plus intimes, avec le matelot Mouello et trois Annamites.

Joubert le soignait avec un dévouement admirable et ne désespérait pas de le sauver. Vers la fin de février, il opéra un abcès au foie. Un grand mieux s'ensuivit. La convalescence paraissait probable. De Lagrée était plein d'espoir. Il entretenait souvent Joubert des résultats de leur voyage. Il se félicitait surtout de la découverte des possibilités du Song Koï. « N'aurions-nous pas d'autre conquête à rapporter en France, disait-il à son ami, que notre temps et nos peines ne seraient pas perdus. »

La rechute fut brusque et impitoyable. Le 6 mars, de Lagrée eut le pressentiment de sa fin prochaine. Ses forces déclinaient rapidement.

Peu de temps avant d'expirer, il donna l'ordre à son matelot Mouello de jeter au feu tous ses carnets, notes et papiers de voyage... « L'œuvre d'un homme ne peut être achevée que par lui-même », disait-il en même temps au docteur Joubert.

Plutôt que de paraître au public dans le négligé d'un carnet de voyage écrit au jour le jour, Doudart de Lagrée préférait se condamner à l'oubli. Telle fut la suprême élégance de cette âme d'élite, trop grande pour demeurer sensible aux gloires de ce monde sur le seuil de la mort.

L'ordre fut malheureusement exécuté après la mort de l'explorateur. Devant cette destruction, on est tenté d'approuver les exécuteurs testamentaires de Virgile.

Le 12 mars, Doudart de Lagrée rendait le dernier soupir en pleine lucidité, sans avoir perdu un instant la possession de lui-même.

Par bonheur, Doudart de Lagrée ne s'est pas évanoui tout entier. Nous ne saurons jamais, hélas ! quelles furent ses secrètes pensées tout au long de l'anabase héroïque qu'il accomplit à la tête d'une poignée de braves, Français et Annamites, de Phnom-penh à Tong-tchouen ; mais Francis Garnier et Louis de Carné nous ont dépeint son rôle comme commandant de l'expédition. D'autre part, la piété de deux de ses amis, Bonamy de Villemereuil et Félix Julien, nous a conservé les traits de l'admirable figure que fut Doudart de Lagrée, représentant de la France au Cambodge et chef de la Commission du Mékong.

C'est grâce à ces témoignages que nous avons pu tenter de reconstituer l'image de ce haut caractère. Jamais la France n'a eu plus besoin d'hommes de cette trempe. Jamais notre jeunesse n'a eu plus besoin de connaître et de méditer leur exemple.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



M. Garnier M. Delaporte M. Joubert M. Thorel M. de Carné M. de Lagrée

La Commission d'exploration du Mékong à Angkor Vat.

(Dessin d'Emile BAYARD, d'après une photographie.)



Francis Garnier observant la hauteur du soleil.

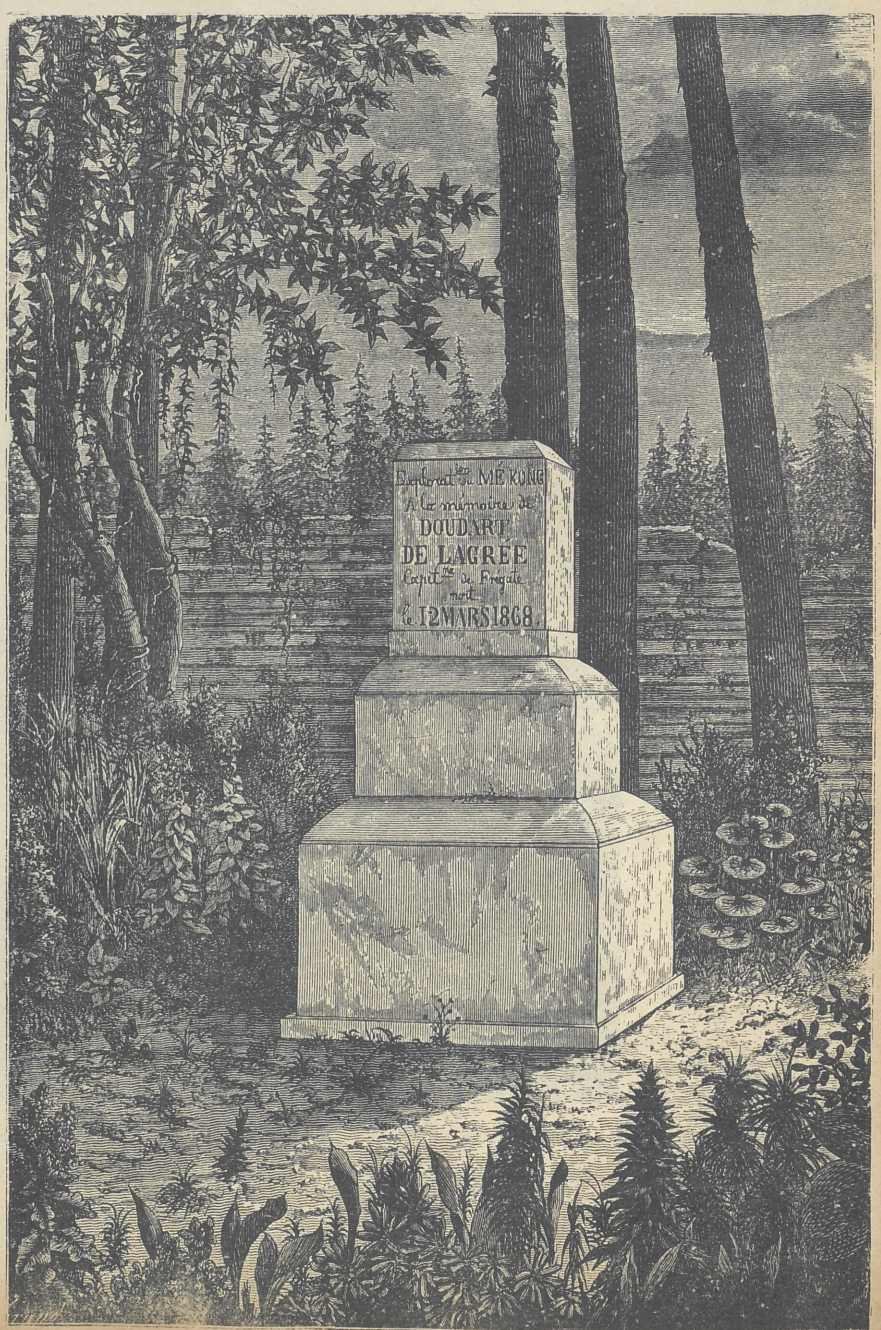
(Dessin de A. MARIE, d'après une aquarelle de M. DELAPORTE.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le Commandant
de Lagrée
recevant
le chef des bonzes
à Stung-Treng.

(Dessin de E. BOCOURT, d'après un croquis de DELAPORTE.)



Monument
funèbre
du Commandant
de Lagrée
à
Tong-tchouen.

(Dessin de
M. DELAPORTE,
d'après
nature.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MŒURS ET COUTUMES DU VIET-NAM

LA GÉOMANCIE

par D.

De toutes les croyances et superstitions qui fleurissent en pays d'Annam, il n'en existe peut-être pas de plus populaires et de plus importantes que la géomancie, cette prétendue science d'un caractère occulte qui fait dépendre le sort de chaque individu d'influences terrestres et astrales. Fondée sur des principes compliqués et souvent obscurs, enveloppée de mystère même pour les spécialistes, elle est difficile à comprendre et plus difficile encore à expliquer. Il est, toutefois, intéressant et utile de l'étudier, dans ses grandes lignes, afin de bien connaître son rôle, sa place, son attrait mystique et sa profonde répercussion dans les milieux indochinois.

Origine de la géomancie.

La géomancie, dont l'origine se perd dans la nuit des temps et reste encore pour nous une énigme, est basée sur deux croyances essentielles : le souffle vivifiant de la nature et l'action bienfaisante des planètes.

D'après la genèse sino-annamite, il n'y avait à l'origine que le néant, qui, sans qu'il soit dit comment, donna bientôt naissance au « thái-cực », la Monade cosmique ou le Grand Absolu. Le thái-cực s'anima peu à peu, affirment les anciens textes, pour être doué finalement de mouvements respiratoires. Cette respiration engendra le Grand principe mâle ou Thái dương. Quand, par contre, le Grand Absolu cessa de respirer, son repos produisit le Grand Principe femelle ou Thái âm.

Le grand mouvement respiratoire recommença, puis cessa tour à tour, créant alternativement, suivant les périodes d'activité ou d'inertie, des éléments mâles ou des éléments femelles : le ciel et la terre, le soleil et la lune, la lumière et les ténèbres, le solide et le liquide, l'homme et la femme... Ces deux sources créatrices, le âm et le dương, sont représentées dans leur état d'évolution, par une circonférence coupée en deux parties égales l'une claire, l'autre sombre.

La pulsation du Grand Absolu continue à régler tous les événements de la nature, l'attraction et la pesanteur, le mouvement des astres et la succession des saisons, la naissance et la mort des êtres vivants, l'ordre et l'harmonie de l'univers. Il y a donc tout avantage, pour les êtres animés, à se tenir dans les milieux plus particulièrement parcourus par le mouvement respiratoire de l'univers, le souffle vivifiant de la nature. La détermination de ces sites privilégiés est justement le rôle de la géomancie, que les Annamites appellent địa-lý ou la logique de la terre.

Mais cette science occulte comporte également une partie touchant à l'astrologie. D'après les géomanciens annamites, la terre, qui n'est que la reproduction grossière de la carte du ciel, est constamment dirigée par les astres. Il existe notamment cinq planètes qui exercent une action importante sur notre terre et possèdent des agents de transmission et d'exécution agissant à la surface du globe :

Au nord, Mercure, symbole de l'hiver et de la sagesse, représenté sur la terre par l'eau ;

Au sud, Mars, évoquant l'été et l'abondance, et représenté par le feu ;

A l'est, Jupiter, image du printemps et de la bienveillance, représenté par le bois ;

A l'ouest, Vénus, personnification de l'automne et de la bienséance, représentée par le métal ;

Au zénith, Saturne, emblème de la fidélité, représenté par le sol.

Les éléments représentatifs des cinq planètes : kim, mộc, thủy, hỏa, thổ (métal, bois, eau, feu et terre), ont entre eux d'étroites relations. Selon les conjonctions, ils s'engendrent ou se détruisent les uns par les autres :

Le métal produit l'eau ;
L'eau produit le bois ;
Le bois produit le feu ;
Le feu produit la terre ;
La terre produit le métal.

Par contre :

Le métal détruit le bois ;
Le bois détruit la terre ;
La terre détruit l'eau ;
L'eau détruit le feu ;
Le feu détruit le métal.

Par ailleurs, ces cinq éléments sont en concordance avec les cinq influences atmosphériques : le beau temps, la pluie, la chaleur, le froid, le vent ; les cinq couleurs : le noir, le blanc, le rouge, le jaune et le bleu ; les cinq saveurs : l'acide, le salé, l'amer, l'âcre et le doux ; les cinq viscères : le cœur, le foie, les poumons, l'estomac et les reins ; les cinq relations sociales : entre prince et sujet, père et fils, époux et épouse, frères, amis...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Par l'intermédiaire de leurs agents, les astres du ciel dominent et gouvernent la nature, étendant partout leur action, et donnant l'explication du mystère de la vie. Chaque individu, selon la date de sa naissance, appartient à une des cinq planètes précitées, et reste étroitement soumis à la double influence qu'elle exerce par elle-même ou par ses éléments correspondants sur la terre. Le géomancien doit tenir compte de ces données pour choisir des terrains favorables, où le courant du souffle terrestre est en heureuse conjonction avec les influences astrales. Ainsi, celui qui appartient à Mars, a tout avantage à fixer sa demeure dans un endroit dont les lignes et l'allure générale évoquent le type géomantique appartenant à l'étoile du feu ; et il est tenu d'éviter avec soin les éléments ayant des affinités avec l'eau.

La science du địa-lý fut créée en Chine dès la plus haute antiquité. On en retrouve des traces dans les livres de Confucius, qui ne fit que résumer dans ses écrits les traditions des anciens Chinois. « Il était admis que l'heureux choix de l'emplacement d'une sépulture était la condition du bonheur pour la postérité du défunt, et qu'on pouvait ruiner à jamais cette postérité en violant la sépulture de l'ancêtre, et en dispersant ses ossements. » Par ailleurs, dès le XIIIe siècle avant J.-C., un lettré de la dynastie des Tần, dont on ignore le nom, composait déjà un traité de géomancie intitulé « Thánh-nang » ». En Annam, depuis les temps légendaires de la fondation du royaume de Au-Lạc jusqu'à nos jours, les habitants ont toujours eu la plus grande confiance dans les sorciers et dans leur science. Mais la géomancie proprement dite, concernant l'emplacement des sépultures ou le choix des habitats, ne semble avoir été importée dans le pays que sous la domination chinoise ; elle fut particulièrement mise en honneur au IXe siècle par Cao-Biền, envoyé spécial de la cour de Chine pour être Gouverneur de la circonscription d'Annam. Cao-Biền, surnommé le Roi-Géomancien, étudia, avec l'aide de son collaborateur Hoàng-Phúc, tous les terrains du Tonkin, présentant d'heureuses dispositions. Dans le livre qu'il a composé à cet effet, et dont il reste quelques rares copies manuscrites, il donne, en vue de la détermination géomantique d'heureux emplacements de sépultures, les plans de 162 localités : 66 dans la province de Bắc-ninh, 45 dans celle de Hảidương, 34 dans celle de Hanoi, 15 dans celle de Sontay, et une seule dans chacune des provinces de Thái-nguyên et Quảng-yên.

Cependant, la géomancie ne prit son plein essor en Annam qu'au XVIIe siècle, avec l'influence de deux grands lettrés, qui, après de brillantes études faites en Chine même, consacrèrent toute leur vie à la pratique de cette science occulte : Hoà-Chinh, docteur ès lettres, et surtout Nguyễn-đức-Huyên, originaire du village de Tả-Ao, huyện de Nghi-xuân, province de Nghệ-an. Ce dernier, plus connu sous le pseudonyme de ông Tả-Ao (le Géomancien de Ta-Ao), jouit d'une immense réputation ; de nos jours, il n'y a peut-être pas un seul Annamite, quels que soient son âge et sa profession, qui ignore les exploits de cet homme illustre. D'après les croyances populaires, ce savant formé par des précepteurs chinois, ne tarda pas à surpasser tous ses maîtres au point d'inspirer des inquiétudes à la cour de Pékin, et, une fois de retour dans le pays, il passa son temps à errer de province en province, de village en village, aidant les bonnes gens à trouver d'heureuses sépultures, prodiguant ainsi d'immenses bienfaits aux yeux de ses semblables, mais finit lui-même par mourir dans l'indigence, pour avoir trahi les secrets des Dieux et les mystères de la nature...

La pratique de la géomancie.

La géomancie joue un rôle primordial dans la vie des paysans. Elle les aide à choisir des endroits favorables pour l'établissement des demeures ou la construction des tombeaux, toutes choses qui ont une importance capitale dans la vie du peuple. Selon les croyances, le bonheur d'une famille dépend en partie des bonnes ou mauvaises dispositions géomantiques de l'habitation. De même, l'emplacement d'une sépulture engage l'avenir de toute une postérité. Il peut ruiner les descendants du défunt ou les enrichir, leur causer des malheurs ou leur procurer la gloire.

En général, un terrain favorable doit présenter une des cinq configurations énumérées ci-après :

Territoire appartenant à la planète Saturne et à l'élément Eau. Forme légèrement aplatie avec des lignes courbes rappelant les cours d'eau (*fig. 1*) ;

Territoire appartenant à la planète Mars et à l'élément Feu. Forme hérissée de pointes comparables à des flammes (*fig. 2*) ;

Territoire appartenant à la planète Jupiter et à l'élément Bois. Forme allongée avec de nombreuses ramifications (*fig. 3*) ;

Territoire appartenant à la planète Vénus et à l'élément Métal. Forme légèrement arrondie (*fig. 4*) ;

Territoire appartenant à la planète Saturne et à l'élément Terre. Forme carrée (*fig. 5*).

Le terrain, en outre, doit remplir les conditions qui suivent, afin de bénéficier de toutes les heureuses influences terrestres :

1° Présence du Dragon bleu à gauche et du Tigre blanc à droite (Tả long hữu hổ). Dans le mouvement respiratoire de la nature, le géomancien distingue l'inhalation qui est le souffle procréateur et vivifiant, et l'exhalation qui est le souffle du déclin et de la mort. Pour donner une forme perceptible à cette dualité, les Chinois ont imaginé l'allégorie du Dragon et du Tigre. Le souffle bienfaisant est représenté par le Dragon bleu et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le souffle pernicieux, par le Tigre blanc. Là où se trouve un Dragon, existe nécessairement un Tigre, la respiration étant toujours composée de deux mouvements contradictoires. Tigre et dragon s'accusent sur la surface du sol par des ondulations, des collines et des montagnes. L'emplacement favorable recherché doit se trouver le plus près possible du corps du Dragon, là où le souffle vital est le plus intense. La gueule de l'animal fabuleux est l'endroit privilégié par excellence ;

2° Présence d'une petite éminence de terre du côté du devant de la sépulture afin de symboliser le « tiền-án » c'est-à-dire la table où le public viendra déposer l'hommage de son admiration ;

3° Rencontre de deux ou de plusieurs cours d'eau, également du côté du devant de la sépul-

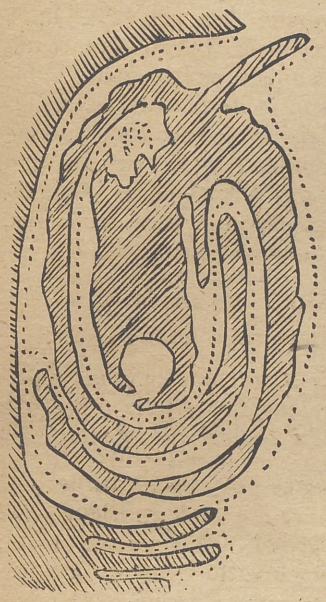


Fig. 1



Fig. 2

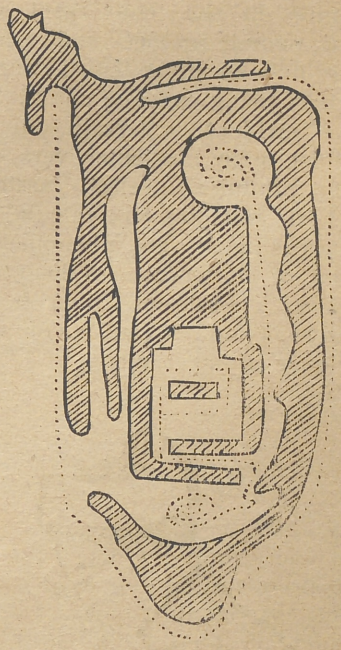


Fig. 3

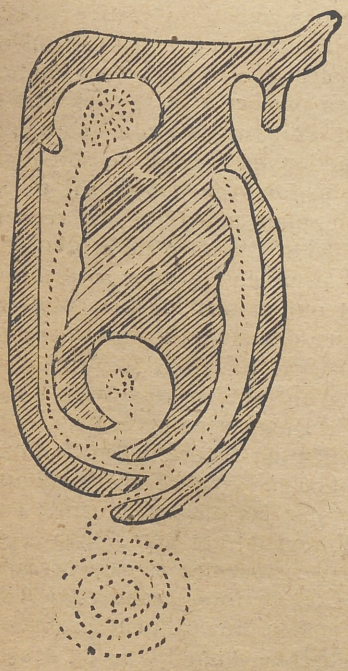


Fig. 4

FIG. 1. — *Territoire appartenant par sa configuration à la planète Saturne et à l'élément Eau.*

FIG. 2. — *Territoire appartenant par sa configuration à la planète Mars et à l'élément Feu.*

FIG. 3. — *Territoire appartenant par sa configuration à la planète Jupiter et à l'élément Bois.*

FIG. 4. — *Territoire appartenant par sa configuration à la planète Vénus et à l'élément Métal.*

FIG. 5. — *Territoire appartenant par sa configuration à la planète Saturne et à l'élément Terre.*

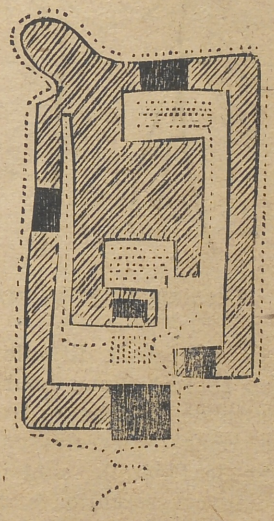


Fig. 5

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ture, afin d'apporter au site d'heureux effluves. C'est ce qu'on appelle communément le « minh-đường-tự » ;

4° Deux symboles importants derrière l'emplacement choisi : une légère élévation de terre servant d'oreiller (hậu-trẩm), et une veine de dragon (long-mạch) pour canaliser les heureuses influences terrestres ;

5° Enfin, de tous côtés, de douces collines ou de vastes montagnes, formant l'enceinte extérieure du site, convergent vers l'emplacement fixé, pour le protéger contre les vents violents, et lui offrir en même temps l'hommage de leur adoration (bàng sa triều củng). Toutefois, le moindre accident de terrain qui s'éloigne du point choisi, pour s'orienter vers d'autres directions, peut produire un effet désastreux.

Bref, tout doit être calculé, réglé, combiné afin que l'eau et le vent, phénomènes dominants, amènent et conservent les heureuses influences terrestres et astrales. D'où le nom de « phong-thủy » (vent et eau) qu'on donne encore à la science géomantique.



Géomancien et sa boussole, au travail.

Dans le choix difficile des terrains, le géomancien se sert d'une boussole, table circulaire au centre de laquelle se trouve une aiguille aimantée. Dans les cercles concentriques dessinés autour de l'aiguille, sont marquées toutes les connaissances essentielles de la science du địa-lý ; on y trouve notamment les symboles des cinq planètes dans leurs rapports avec les cinq éléments : métal, bois, eau, feu et terre, ainsi que des nombres pairs et impairs indiquant respectivement les principes femelles et les principes mâles.

***

Telle qu'elle est, la géomancie compte encore de nombreux adeptes dans l'intérieur des campagnes ; mais, dans les grands centres, au contact de la civilisation occidentale, il semble qu'elle tende de plus en plus à être reléguée au rang des croyances puériles et des superstitions dangereuses. L'immense majorité des citadins, dans l'obligation où ils se trouvent d'obéir aux règlements d'urbanisme, prennent peu à peu l'habitude de bâtir leur maison et de choisir les sépultures de leurs parents sans avoir recours à aucune science magique et occulte. Par ailleurs, le bon sens populaire n'hésite pas à fustiger les géomanciens intéressés, qui passent pour des charlatans, témoin ces deux vers humoristiques :

Hòn đất mà biết nói năng,
Thì thầy địa-lý hàm răng không còn.

(Si la motte de terre savait parler, vous mériteriez, maîtres géomanciens, des giffles telles que vos mâchoires perdraient toutes leurs dents.)

Au reste, une des règles essentielles de la géomancie est ainsi énoncée : « Tiên tích đức, hậu tầm long » (Faites d'abord beaucoup de bien ; puis cherchez après la veine du Dragon). D'après les croyances et traditions, un méchant, quoi qu'il fasse, ne pourra jamais bénéficier des heureuses conséquences de la science du địa-lý ; si, grâce à ses efforts et à ses sacrifices, il arrive à trouver un bon emplacement, la justice immanente provoquera infailliblement des accidents terribles pour tout détruire. Par contre, un homme vertueux est toujours protégé par le Ciel, qui le guide spontanément vers un terrain favorable, soit pour la construction de sa maison, soit pour l'établissement de son tombeau, même s'il ne se donne aucune peine pour effectuer des recherches. Ainsi, Nguyễn-Kim, l'ancêtre de la dynastie régnante, le généralissime connu pour sa droiture et son loyalisme, et qui mourut, lâchement trahi par un ancien officier des Mac, fut dignement récompensé par les Dieux. En effet, son corps fut enseveli par suite d'un pur hasard, sans l'aide d'aucun sorcier, ni d'aucun géomancien, dans un terrain exceptionnellement favorable, au fond de la forêt de Thanh-hoa, à l'ombre de la chaîne Annamitique qui refoule les nuages et arrête l'assaut des typhons. Emouvante et magnifique leçon de sagesse et de vertu pour les esprits crédules et les ambitieux qui, au lieu de compter sur leurs mérites personnels et leur travail, consacrent tout leur temps à la recherche d'une veine de dragon ou d'un vent favorable.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PHONG-THO

par E.

« Le Général Commandant Supérieur Mordant, par délégation de l'Amiral Gouverneur Général de l'Indochine, a remis la croix de la Légion d'honneur à M. Deo-van-An, tri-châu à Phong-tho, en présence du Résident de France, du chef de bataillon commandant la Subdivision militaire, et du mandarin provincial. — O.F.I. »

AU nord-ouest du Fan-Si-Pan, enserrées de toutes parts par de puissants massifs, s'étendent les vallées heureuses de Binh-lu et de Phong-tho, dont les noms font revivre au cœur de ceux qui les ont connues une souriante nostalgie.

Aux cols qui les unissent au monde, s'étouffent les bruits extérieurs : col des Nuages, par lequel la première colonne de légionnaires pénétra le pays ; col de l'O-Qui-Hô entre Chapa et Binh-lu ; col de Pou-San-Cap, vers Lai-chau. Les cours d'eau, qui descendent vers la région de Lai-chau et la rivière Noire, s'étranglent eux-mêmes en de profonds défilés navigables seulement pour de fragile pirogues. L'isolement est presque absolu.

***

De l'alpestre Chapa, la piste s'accroche aux contreforts du massif de Ta-Yang-Ping, gagne des sous-bois. Le Fan-Si-Pan arrête les nuées sur son versant est. Le sentier grimpe étroit, l'humidité suinte, les arbres sont couverts de mousse épaisse.



M. Deo-van-An.

Le long cortège s'éparpille au long des pentes. Les chevaux peinent et regardent avec inquiétude les passerelles branlantes jetées sur des bassins de roches où s'écrasent les cascades dans un tourbillon blanc d'écume. Les partisans sautent de pierre en pierre. Le froid est vif. Le col dépassé, dans un moutonnement de massifs s'étageant successivement, la vallée de la Nam-Giê ensoleillée dévale vers des lointains imperceptibles. La piste, plus sèche, plus large, est dominée par les crêtes puissantes du Fan-Si-Pan. Ses fantastiques aiguilles, détachées du Ta-Yang-Ping, déchirent le ciel du revers de leurs silhouettes étranges pendant quelques instants.

Un Mèo sur la piste. Il fait un salut militaire, sourit et joue du khène. Sa femme regarde distraitement, la hotte au dos, l'enfant accroché à la jupe flottante. Son chien, assis le bord de l'abîme, rêve.

A mi-chemin, à vingt kilomètres de l'étape, le gîte de Chou-Va accorde l'instant de repos nécessaire.

Aux approches de Binh-lu, le Fan-Si-Pan, qui domine la cuvette de 2.500 mètres d'un seul jet, rosit lentement sur un fond de ciel mauve. Des brumes et des fumées dans les lointains. Binh-lu étire paresseusement ses maisons thais ou nungs sur plusieurs centaines de mètres. A l'entrée du village, rencontre du vieux chef Dèo-van-An. Fort avec sa calotte chinoise que recouvre le grand chapeau conique, la veste noire courte, le pantalon de jute gris, les sandales de feutre, il présente avec bonhomie ses yeux vifs qui se plissent dans un sourire, sa moustache blanche. Comme ses ancêtres avant lui, il continue à diriger patriarcalement la population du beau pays de Phong-tho.

Sa main gauche est appuyée sur une forte canne. La droite, largement ouverte, fait un geste de bienvenue accueillante.

***

L'arrivée à Binh-lu se fait dans un éclatement de fanfares chinoises, de flûtes laotiennes, de gongs et de guitares thais, de tam-tam et de pétards.

Tous les hameaux ont envoyé leurs sourires.

Sourires thais blancs de Binh-lu et de Na-don, malicieux et indociles au-dessus des corsages blancs et des jupes noires.

Sourires laos et lus de Na-tam et de Papé, graves, puis tout à coup effrontés, venus, depuis la nuit des temps passés, des rives du lointain Mékong. Ils jouent de colliers de fleurs blanches odoriférentes sur des costumes sombres ornés de sinqs éclatants, parés d'argent. Ils sont surplombés d'une étrange coiffure en forme de bicorne qui recouvre l'ancestral chignon laotien.

Sourires humbles de Man Ta-pan de Na-da, sous des coiffes rouges, des Man Tiên-pan de Na-ta, sous des hennins constellés de piécettes.

Sourires interrogateurs des Pin-tao Yao de Suthen, près de leurs mules caparaçonnées, tintinnabulantes de grelots. Les hommes se prosternent dans le sentier, puis se relèvent gravement, fusil à mèche au poing, dans leur veste à boutons d'argent.

Sourires confus des Mèos à fleurs, des Mèos noirs, costumes colorés lourds de bijoux.

Sourires réservés des Nhangs aux tuniques brodées, aux larges pantalons.

Sourires timides des Koui-Chéou venus il y a deux siècles de la province du même nom et qui portent encore les larges tabliers, dont leurs frères, restés dans la lointaine Chine, ont peut être déjà perdu le souvenir.

Dans la vaste cour du Ly-truong, la distribution des allumettes et des savonnettes allume les yeux de convoitise. Les sourires se retirent avec des remerciements aux tonalités variées.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les affaires sérieuses sont discutées. Le vieux chef tient audience, console une vieille Méotte qui se plaint d'être délaissée pour une rivale jeune, et expose ses déboires au milieu des rires de l'assistance, concilie un Man et un Nung qui se querellent pour un porc, donne des ordres aux Yaos pour le prochain convoi de sel.

La nuit endort la palabre. Au ciel, les étoiles éternelles. Le silence est bercé par une flûte lào.

Plus tard, les gongs thais, alternant avec les musiques chinoises et les guitares à deux cordes, font vibrer les murs légers de la longue maison. Thais blancs et noirs, Laos et Lus auraient dansé jusqu'à l'aurore s'ils n'avaient pas été arrêtés.

⁂

Délaissant la route paresseuse de Dong-pao aux charmantes maisons laotiennes et de Ban-linh aux bois d'orangers, le cortège part directement sur Tam-duong.

De puissantes crêtes, aux noms locaux d'une résonance rauque, déjà oubliés, qui ne portent sur la carte que des cotes allant de 2.800 à 3.100 mètres, dominent le col de Tam-duong. Les torrents sont traversés à gué, le poitrail des chevaux s'enfonce dans le courant, tandis que les cimes blanches des paillotes ondulent sur les croupes jusqu'à la muraille rocheuse qui tremblote, indécise dans la vapeur de midi et sépare les vallées de Phong-tho et celles du châu de Lai.

A tous les villages : arrêt, offrandes de fleurs et de fruits.

Près de Phong-tho, deux massifs enserrent la vallée qui s'étale grasse de meules de paddy éparses dans les chaumes jaunes.

⁂

L'arrivée à Phong-tho est éblouissante de soleil, de lumière, de bruits, de couleurs et de poussière. Sur plus d'un kilomètre le long de la grande rue du village transformée en voie triomphale, attendent les délégations. En tête, les danseurs ounis jetant au ciel leurs sabres, leurs tridents et leurs masses, descendus de la montagneuse Yao-San, accompagnés de filles au regard sauvage, bordées de plaques d'argent brun, plus sahariennes qu'asiatiques ; des Lolos, des Mèos primitifs vêtus d'une simple tunique blanche et dont les longs cheveux, hommes comme femmes, flottent aux vents. Le groupe annamite, fonctionnaires souriants, évolue avec aisance au milieu des autochtones, accompagné du traditionnel chef de quartier sollicitant son grade de mandarinat. Quelques Chinois très dignes. Des Thais blancs et des Thais noirs, des Mèos blancs, brodés, noirs ; des Mans encore, toutes les couleurs de la Haute Région. Les notables s'inclinent au passage. Des fleurs sont offertes. Précédé par le chœur des jeunes pousaos thais chantant et balançant d'un même geste alternativement à droite et à gauche des oriflammes, dans le bruit de toutes les musiques, le cortège s'avance au milieu des décharges ininterrompues de fusils mans.

L'accès au poste, brique au fond vert, carré massif mais plaisant, se fait par un pont suspendu qui balance dangereusement sur le Nam-Cai, où jouent quelques pirogues.

⁂

Le matin est frais sur la berge de la rivière d'où montent des brumes, tandis qu'aux rochers, s'effilochent des nuages. Des enfants jouent dans l'eau. Plus loin, sur la berge, le petit cimetière blanc garde le silence éternel de ceux qui y dorment pour que vive dans la paix ce coin d'Asie française. Les syllabes des noms gravés sur les pierres sont épelées lentement : hommage aux morts.

⁂

L'après-midi, dans le cadre charmant du stade enchâssé dans un écrin de roches géantes, vert sombre, sous un ciel d'un bleu pur, la compagnie déploie ses effectifs impeccables.

Tirailleurs, tirailleurs montés, un groupe de cavaliers de la Garde Indochinoise, partisans.

Les autorités civiles et militaires de la province, ainsi que les notables, les sportifs, les enfants des écoles, les habitants sont présents.

Le général Mordant, Commandant Supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, délégué par l'Amiral Gouverneur Général de l'Indochine, passe sur le front de la compagnie, puis au milieu du carré, après appel des clairons, fait chevalier de la Légion d'honneur le Tri-châu Dèo-van-An, qui a revêtu la grande robe mandarinale.

La cérémonie est brève mais saisissante.

Ainsi, sont justement récompensés quarante ans de combats dans le passé, de services fidèles dans le présent.

⁂

A la nuit tombante, sur la Nam-Cai, joute des pirogues ornées de lanternes. De l'ombre, montent doucement les vieilles chansons thais, tandis que les jeux de lumière tournoient sur l'eau.

Dans la grande maison patriarcale, oublieux de prescriptions récentes, les vieux notables montagnards se prosternent suivant les rites anciens. A genoux, il parlent des maux anciens, des incursions sanglantes du passé, des impôts payés deux fois.

Ils demandent que leurs remerciements pour l'honneur fait à leur vieux chef soient transmis au Maréchal et à l'Amiral Gouverneur Général de l'Indochine. Ils savent le prix de la paix actuelle et n'ont pas oublié. Le général leur dit que la sollicitude française leur est acquise. Il leur rappelle qu'il passa, il y a vingt ans, dans cette même maison où il est heureux de se retrouver parmi eux.

L'offrande coutumière des tasses d'alcool suit. Les jeunes filles thais, mans, nungs les offrent tour à tour, avec des gestes maniérés, aux hôtes de ce jour.

Pendant les repas, la foule envahit la grande maison familière aux douze travées, massue sur ses colonnes de bois de fer. Puis les jeunes Thais et Laos se massent dans la pénombre. Danses des foulards et des éventails, chansons des fleurs et des papillons, rondes gracieuses se succèdent, scandées par les guitares des jeunes musiciens qui, de temps à autre, se mêlent au ballet, vêtus de bleu sombre, les cheveux trop lustrés.

⁂

De nouveau, le soleil sur la rivière. Trois pirogues pavoisées vont la descendre lentement vers Lai-chau, emmenant le général sous le dernier cri d'adieu des jeunes gens et des jeunes filles formant une rampe éclatante le long du sentier qui domine abrupt le cours d'eau.

Puis les Pousaos accourent au passage des cavaliers d'escorte qui repartent vers Chapa, et, suivant leur malicieuse coutume, arrosent copieusement, avec de grands éclats de rire, notables, tirailleurs et partisans qui s'efforcent de leur échapper, traversant au galop le gué dans les vapeurs montantes, les éclaboussements d'eau que tachètent des dizaines de corsages blancs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Phong - Thô

Montagnards
en route
pour la cérémonie.







Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Tête de Vishnou.



Marche « en accolade ».

A ANGKOR

FOUILLES ET TROUVAILLES A BAKONG

PARALLÈLEMENT aux travaux d'anastylose qui, peu à peu, les arrachant à l'étreinte de la forêt et les dégageant de leurs monceaux d'éboulis, permettent aux monuments d'Angkor de retrouver la netteté de leur corps architectural dans une atmosphère de clarté nouvelle, l'Ecole Française d'Extrême-Orient poursuit méthodiquement les fouilles et recherches susceptibles de rendre à chaque temple sa place dans le temps soit par ses inscriptions soit par les caractéristiques de son style, comme de ranimer par la découverte des idoles quelque élément de sa vie intime et de ses tendances spirituelles.

De tout temps, avec des moyens techniques qui vont sans cesse s'améliorant, les hommes se sont acharnés à détruire ce qu'ils avaient conçu, et leurs propres œuvres au moins autant que les vestiges des âges révolus. Cette tendance morbide à l'anéantissement, qui s'accompagne parfois du rapt des œuvres d'art et de leur transfert en des pays neufs soucieux de se créer à bon compte un passé, rend presque désirable la ruine naturelle : celle-ci, recouvrant pour quelques siècles d'une chape protectrice ce qu'elle a démoli, réserve du moins à l'archéologue de l'avenir les joies délirantes de la découverte et lui permet de réédifier ce qui n'est plus avec les éléments mêmes provenant de la destruction. L'abandon d'Angkor au XVe siècle, suivi de sa mort apparente lente et quotidienne, a sauvegardé ainsi mieux que toute présence humaine ce qui constituait son ossature de brique, de latérite ou de grès : le peuple khmer lui doit aujourd'hui d'avoir laissé, selon la belle expression de Longfellow, mieux qu'« une trace de pas sur le sable du Temps ».

Le grès d'Angkor n'offre généralement que peu de résistance aux intempéries : la pierre se délite et les contours s'estompent tandis que disparaît la netteté des profils. C'est donc enfouis dans le sable, à l'intérieur de tertres informes ou sous des amoncellements de briques dont n'émergent plus que quelques pans de murs croulants, que se retrouvent intacts les plus beaux spécimens de sculpture décorative, de bas-reliefs ou de statues.

Les recherches actuelles se concentrent à Bakong, dans le groupe de Roluos, temple-montagne qui marquait le cœur même de « Hariharâlaya », l'antique capitale du IXe siècle. Là, sur tout le pourtour de l'enceinte extérieure formant un rectangle de plus de 60 hectares centré sur la pyramide à sanctuaire unique récemment reconstituée, ont été repérés les vestiges de vingt-deux ouvrages en briques — tours isolées ou parfois groupées par deux ou trois mais restant symétriques par leurs axes.

D'une architecture très sobre, ces « prasats » avaient leur décor réduit à quelques points brillants dont la rareté même souligne la valeur : linteaux à frise, colonnettes à fût octogonal ou cylindrique, splendides marches de départ « en accolade » ont été successivement mis au jour lors des travaux de dégagement, ainsi que quelques statues, dont deux au moins — un Çiva et un Vishnou debout à quatre bras tenant les attributs habituels, disque, boule, conque et massue — sont des œuvres de qualité et à peu près intactes.

Cette double découverte — venant après celle de l'admirable statue de Lokeçvara irradiant trouvée à Prah-Khan en juillet dernier et dont *Indochine* a donné une reproduction dans son numéro du 7 octobre 1943 — montre nettement les deux états extrêmes de la statuaire d'art classique, tant à ses débuts d'inspiration brahmanique qu'en sa période finale empreinte de la sérénité de la foi bouddhique.

Si les corps des divinités de Bakong, bien que n'ayant plus l'élégance de modelé des sculptures préangkoriennes ni le hanchement très accentué de l'art hindou, répondent encore de leur immobilité à quelque recherche de vérité anatomique, il n'en reste aucune trace dans les statues de la fin du XIIe siècle, d'une plastique rudimentaire et campées sur des jambes exagérément massives.

Par contre, dans la représentation des visages, l'artiste khmer du IXe siècle, obéissant à la stricte discipline de canons immuables, n'échappe pas à l'expression conventionnelle, figée dans un imperceptible sourire, que valent aux images de ses dieux la conscience de leur grandeur et de leur puissance indiscutée. De l'épanouissement du bouddhisme naîtra plus tard ce rayonnement de la face à base de méditation qui, comme à Prah-Khan, illumine quelques statues-portraits et dont on ne sait si la flamme intérieure qui l'inspire est un reflet de vie intense ou l'essence de l'éternel repos.

Dans aucun cas — et c'est ce qui déroute nos esprits d'Occidentaux avides de perfection plastique — l'idole ne vise à être la parure des lieux saints : elle en est l'âme même, œuvre de foi d'un artiste qui travaille dans l'abstrait, en communion intime avec la divinité. Le succès n'est acquis qu'à celui qui se révèle capable d'amener la foule des fidèles à son propre niveau de fusionnement spirituel.

M. GLAIZE,
Conservateur d'Angkor.

(Photographies de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.)

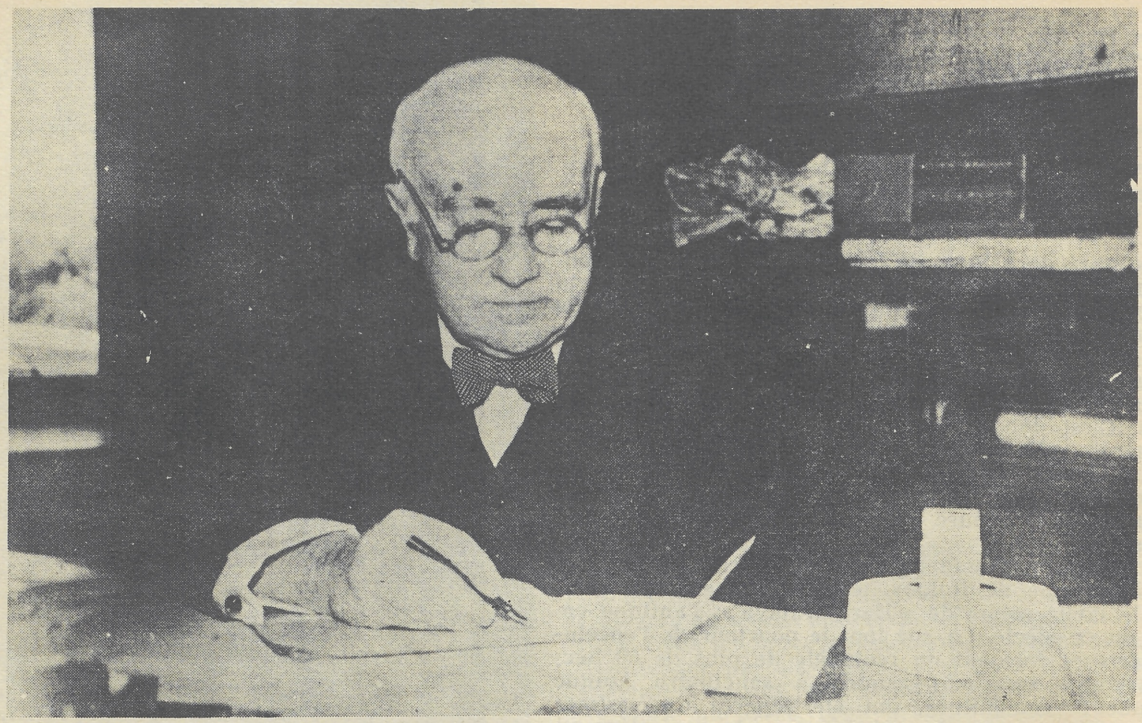


Colonnettes de porte.



Tête de Çiva.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



S. E. ARSÈNE-HENRY à sa table de travail.

M. et Mme ARSÈNE-HENRY
à leur arrivée à Tokyo en 1933.





Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IN MEMORIAM

CHARLES ARSÈNE-HENRY, AMBASSADEUR DE FRANCE

par B.

« S. E. M. Charles Arsène-Henry, Ambassadeur de France au Japon, est décédé subitement hier, dimanche 14 novembre 1943, dans sa résidence officielle de Tokyo. »

***

Cette nouvelle brève paraissait le 15 novembre dans les journaux japonais du matin. Je ne peux mesurer l'étonnement qu'elle suscita qu'à la douloureuse surprise qu'elle provoqua parmi nous, dans l'entourage direct de l'ambassadeur, lorsque nous l'apprîmes ce même dimanche, vers 9 heures du soir.

Le matin, après la messe, nous l'avions vu à son bureau comme à l'ordinaire. Après avoir déjeuné chez l'ambassadeur d'Espagne, il faisait dans les parcs de Meiji une promenade de plus d'une heure avec Mme Arsène-Henry. C'est en prenant le thé avec elle qu'il était, vers 17 h. 30, pris d'un premier étouffement. A 19 h. 30, tout était fini. Le docteur, appelé en hâte, n'avait rien pu faire contre la crise de cœur foudroyante. Le curé de la paroisse d'Azabu avait eu le temps de lui administrer les derniers sacrements.

Quelques instants plus tard, nous le revoyions, couché sur son lit de mort, magnifiquement calme dans son dernier repos, sage et digne devant Dieu comme il l'avait été devant les hommes, grand seigneur encore et nous en imposant toujours.

***

Marc Charles Arsène-Henry était né à Agen le 8 mai 1881.

Son père avait été successivement auditeur au Conseil d'Etat, puis préfet du Lot-et-Garonne, du Loiret et des Alpes-Maritimes, avant de devenir, en 1897, ministre de France à Bucarest ; en 1907, il était nommé ambassadeur extraordinaire et représentait la France — en cette qualité — aux obsèques du roi de Suède.

M. Arsène-Henry avait ainsi, encore enfant, vécu dans l'ambiance des ambassades. Un de ses beaux-frères, M. de Marcilly, fut lui-même ambassadeur.

Ayant fait ses études à Nice, Charles Arsène-Henry obtient sa licence ès lettres à Bordeaux, avant d'entrer à son tour dans la carrière diplomatique. Nommé élève-consul le 10 mai 1903, il est, après un court stage au cabinet du ministre des Affaires Etrangères, attaché le 1er décembre 1906 à la Mission de contrôle des Douanes marocaines. Promu secrétaire d'ambassade le 21 décembre 1908, il reçoit en 1912 la médaille du Maroc, et séjourne à Tanger jusqu'à 1913. On le voit successivement ensuite à Lima, à Bucarest, à Sofia ; il fait entre temps, au 104e régiment d'infanterie, une grande partie de la guerre.

Nommé premier secrétaire à Tokyo en 1920, et fait, la même année, chevalier de la Légion d'honneur, il devient chargé d'affaires le 21 mai de l'année suivante. En 1922, il est affecté à Copenhague ; à Belgrade, en 1924. En 1925, il est nommé conseiller de l'ambassade de France auprès du Saint-Siège.

C'est au cours de ce séjour à Rome que M. Arsène-Henry épouse, le 18 janvier 1927, Mlle Yolande d'Ormesson, elle-même issue d'une nombreuse et célèbre famille d'ambassadeurs. Ils étaient tous deux liés d'amitié depuis leur jeune enfance ; l'histoire de leurs fiançailles est touchante, mais trop longue — peut-être aussi trop intime — pour rentrer dans le cadre de cette courte étude. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par S. Exc. le cardinal Luigi Maglione, actuel secrétaire d'Etat du Vatican, alors nonce apostolique à Paris.

Promu ministre plénipotentiaire le 14 avril 1928, M. Arsène-Henry est envoyé d'abord à Bangkok, puis, en 1930, à Ottawa ; en 1934, il revient à Copenhague, où il avait séjourné autrefois comme premier secrétaire. Entre temps, il avait été, en 1929, fait officier de la Légion d'honneur.

Le 25 septembre 1936, M. Charles Arsène-Henry était nommé ambassadeur de France au Japon, remplaçant à ce poste M. Albert Kammerer. Il arrivait à Tokyo le 1er mars 1937. En août 1939, il était fait commandeur de la Légion d'honneur.

***

Tout au long de cette carrière variée et si bien remplie, M. Arsène-Henry mit au service de la France l'ensemble étonnant de ses connaissances universelles et de ses qualités de cœur, de calme et de jugement.

Il le fit avec tout l'amour qu'il avait pour son pays. Car c'était sans doute sa caractéristique première, ce patriotisme solide, fervent, intense, qui l'éclairait intérieurement, guidait et dictait tous ses actes, faisait que — avant tout — il « pensait français ». Constamment, il gardait à son esprit l'image de la France ; elle se reflétait pour ainsi dire dans ses paroles, et aussi dans certaines de ses attitudes, dans des réflexes même ; il avait pour elle, depuis qu'il l'avait vue dangereusement blessée, une dévotion empreinte d'une douloureuse tristesse, mais aussi d'une foi inébranlable, absolue, presque aveugle, dans ses destinées. Autrefois, il avait dû parler de la patrie avec une joie prenante et persuasive ; maintenant, sa voix se faisait plus grave, son regard plus sombre, reflétant ses pensées intimes ; et tout son être vous forçait à songer avec lui au pays meurtri, mais vous communiquait en même temps sa confiance et son espoir.

Français avant tout, M. Arsène-Henry vivait, souffrait, espérait avec la France.

Français, il l'était dans son langage riche, beau, disant bien ce qu'il voulait dire, avec des mots à lui — quelquefois inattendus, parfois un peu vieillis — toujours correct, toujours simple. Sa conversation était agréable à l'oreille, facile à suivre, attachante ; si son étonnante érudition en toutes choses se révélait à chaque détour de phrase, elle n'en était jamais gênante ni incompréhensible.

Français, il l'était dans ses actes, dans ses goûts, dans ses habitudes familières, saines et mesurées ; il aimait le bon vin, la nourriture de chez nous.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il méprisait le cocktail, le golf, tout ce qui sentait l'« importé » ; il n'avait pu prendre l'habitude du « week-end » fatigant et consacrait le dimanche à Dieu et au repos. Le soir, il se délassait souvent en faisant des réussites.

Il l'était encore dans sa religion, dans sa croyance forte, éclairée, compréhensive. Ses pratiques chrétiennes étaient régulières, dépourvues à la fois d'ostentation et de respect humain. Il donnait aux pauvres, aux œuvres, surtout aux œuvres françaises ; sa charité était large, discrète, pleine de tact.

De notre race, il avait aussi les qualités maîtresses de bon sens et d'esprit, d'un esprit parfois caustique et qui touchait à la malice. Il était consciencieux et ponctuel, discipliné envers lui-même, d'humeur toujours égale et accueillante. Généreux en pensées comme en actes, il écartait d'instinct toute idée médiocre, basse, mesquine ; il était l'ennemi de la curiosité indiscrète et des potins qui, au surplus, encombrent la mémoire inutilement. Son regard était celui d'un honnête homme, à la fois intelligent, loyal et bon, sur la conscience duquel rien ne pèse. Resté naturel, sain d'esprit comme de corps, aucunement gâté par son existence ni par la hauteur de sa dignité, il comprenait pleinement ce que celle-ci lui imposait d'obligations, de devoirs et de responsabilités ; il avait le sentiment de la grandeur de sa tâche et mettait tout son cœur à la bien accomplir. Il le faisait avec une bonhomie qui restait toujours digne, et une aisance si parfaite, si constante, que l'on sentait en lui le sage qui a su créer son mode d'existence, s'y trouve bien, et s'y tient avec sérénité.

Mais ce qui le caractérisait surtout, c'était l'étendue de sa culture et de ses connaissances. Elle lui valait l'admiration unanime de ceux qui l'approchaient et une autorité indiscutable sur tout son entourage ; on faisait cercle autour de lui dès qu'il était quelque part ; on l'écoutait avec attention, car il savait instruire sur tout, avec finesse, élégance, un choix de mots qui ne fatiguait jamais. Dès sa jeunesse, il avait appris à observer, à réfléchir ; plus tard, il s'était plu à porter sur tout son regard curieux ; aidé par une mémoire prodigieuse, il pouvait maintenant parler pendant des heures sur n'importe quel sujet.

Qui n'a pas été étonné de rencontrer cette encyclopédie vivante ? On le questionnait, on se documentait auprès de lui sur tout ; on se référait, pour trancher les discussions, à ses affirmations comme aux mots d'un dictionnaire. Il répondait avec affabilité, simplicité, inspirant tout de suite la confiance. Modeste, il savait ne blesser personne ; mais spirituel en même temps, il décourageait avec finesse les pédants et les sots, et prouvait toujours, en employant le mot juste, qu'il possédait chaque question à fond.

Il connaissait l'histoire et la préhistoire. Sa science en paléontologie lui permettait de discuter avec un maître tel que le Père Teilhard de Chardin et de s'en faire un ami. En médecine, en anatomie, en histoire naturelle, il étonnait les docteurs et les chirurgiens. La linguistique lui était familière, avec le fouillis de l'origine des mots et des langues ; au surplus, il parlait l'anglais, l'espagnol, et aussi l'italien, l'allemand, l'arabe, connaissait le latin, le grec ancien, et même un peu le turc et l'hébreu. Son savoir en théologie s'était, depuis son séjour au Saint-Siège, doublé de connaissances en liturgie qui stupéfiaient les ecclésiastiques.

Cependant, c'étaient peut-être les choses de la Marine et de la Mer qui lui tenaient le plus à cœur ; quoique « terrien », il pouvait discuter avec les marins sans les choquer, sans les ennuyer, leur apprenant même parfois un peu de leur métier. L'astronomie le passionnait; il savait le nom des étoiles, suivait les mouvements des planètes. La navigation l'intéressait, l'hydrographie, les marées, le balisage, le pilotage, les problèmes qui se posent en haute mer comme le long des côtes, à l'atterrissage ou à l'entrée des ports. Il employait les mots exacts, si difficiles pour les profanes, connaissait ceux de la « bouline » comme ceux de la « chafuste », le nom des voiles, des gréements, des cordages, les termes de l'architecture navale, du tir de l'artillerie, du lancement des torpilles, les manœuvres à faire en cas de mauvais temps ou de typhon, les règles d'abordage, les règlements internationaux du temps de guerre, toute la grande Loi de la Mer.

Il racontait volontiers ses premières expériences sur les bâtiments de l'Etat, du temps qu'il était à Tanger. Depuis, il était resté en contact étroit avec la marine militaire et avec la flotte de commerce. Il avait fait sa dernière croisière à bord du *Dumont-d'Urville*, en juillet 1937, dans la mer Intérieure du Japon.

Maintenant, il devait se contenter de sa petite barque de pêche, l'été, sur le lac de Chuzenji. Mais il la manœuvrait avec science et avec amour, d'une godille à la française qu'il avait gréée lui-même, l'amarrant sans aide dans la petite crique au-dessous de la résidence de montagne de l'ambassade.

⁂

Car M. Arsène-Henry était, sous son écorce d'ambassadeur de France, resté homme de la nature et de la campagne, aimant les distractions simples, faciles, primitives.

La pêche était, lorsqu'il pouvait prendre quelques vacances, son délassement favori. Il préparait ses lignes, amorçait au simple ver de terre, dédaignant les mouches artificielles, les engins perfectionnés et inefficaces ; il partait de très bonne heure, par vent ou par calme, par pluie ou par beau soleil, godillant d'une main, pêchant de l'autre. Si quelquefois il rentrait sans poisson, il avait du moins, sur l'eau, fait provision d'un peu plus de calme, de paix intérieure et de philosophie.

Campagnard aussi, il s'intéressait aux animaux domestiques ou sauvages ; il adorait la chasse. Il savait reconnaître les arbres et les plantes, distinguait leurs familles, leurs vertus, leurs poisons et le climat qui leur convient. Il connaissait la terre, comme il connaissait la mer et le ciel.

⁂

Si les distractions physiques de M. Arsène-Henry étaient d'une simplicité toute rustique, celles de son esprit étaient au contraire d'un domaine élevé et difficilement accessible au vulgaire.

Philosophe, il était l'auteur de deux livres remarquables, écrits de son style à la fois souple et ferme, élevé et simple, ne recherchant pas l'effet, mais fourmillant de vues justes, intéressantes, variées. Le premier — *Essai sur la Civilisation* — fut écrit à Bangkok en 1929-1930 ; le deuxième — *Cohérence et Harmonie des Choses*, — au Canada en 1930-1934. Il se dégage de l'un comme de l'autre une impression profonde de sagesse raisonnable, née de l'étude du vaste

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

monde et de connaissances rares sur toutes choses, toute imprégnée de cette sérénité douce et fine qui semblait être la nature propre de leur auteur.

En matière d'art, M. Arsène-Henry avait la vision nette, le goût sûr, fruits d'une observation réfléchie et de déductions logiques. Méprisant le petit bibelot autant que la mesquinerie, il possédait des marbres grecs, des statues chinoises, des bois japonais, et quelques collections raffinées de tapis, de tissus, de laques et de bronzes qu'il enrichissait avec joie et dilettantisme, et savait mettre en valeur et faire apprécier. Il avait, en 1942, publié un troisième livre sur les *Tapisseries et Soieries japonaises*, ouvrage de documentation précise et éclairée qui fut accueilli à Tokyo avec étonnement et respect. Il venait d'en terminer un autre sur les *Statuettes-Portraits japonaises* et s'apprêtait à le publier.

⁂

Tel fut, autant que pouvait le connaître son entourage de ces dernières années, le Français, le diplomate et l'homme privé.

Bon et avenant, toujours ouvert à un service, il attirait cette confiance totale que l'on avait en lui ; honnête homme et homme de bien, faisant rayonner autour de lui son omniscience simple et sa philosophie paisible, il éclairait chacun d'un conseil, d'un enseignement, d'un réconfort.

En Dieu et pour son pays, il avait vécu et travaillé avec si peu de bruit et d'ostentation qu'il aurait pu passer inaperçu, si, de tout son être, ne s'était dégagée cette majesté imposante qui obligeait à fixer sur elle les regards et les attentions.

Puis, sans bruit toujours, un dimanche à la fin de l'après-midi, en moins de deux heures comme pour ne déranger personne, il s'est endormi en Dieu, toujours calme dans son dernier repos, « cohérent et harmonieux » comme les choses elles-mêmes.

HUMOUR ANNAMITE



Xa Xê : « La raie à droite ».

(Légende du *Phong-Hoa.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU TONKIN, IL Y A CINQUANTE ANS (*Suite*) (1)

(Mars 1894)

3 mars 1894.

EPILOGUE DE L'AFFAIRE DES CHINOIS DE PHU-LANG-THUONG.

Depuis le 28 février, l'audition des témoins est terminée. Les dernières audiences furent occupées par le réquisitoire du ministère public (M. l'avocat général Assant) et les plaidoiries des avocats : Mes Bouchet, Jollivet et Leclerc.

Aujourd'hui, la Cour a rendu son arrêt : trente-cinq des inculpés sont condamnés à la détention dans une enceinte fortifiée, les autres sont acquittés.

4 mars.

A la Philharmonique : bal travesti pour les enfants.

8 mars.

Pour récompenser les militaires qui se sont distingués dans les opérations du Cai-Kinh, le général commandant en chef cite à l'ordre du jour plusieurs officiers.

A Haiphong, grande fête chinoise du printemps, au cours de laquelle se déroule la célèbre procession du dragon.

En queue du cortège, le public a pu contempler trois individus assis dans des fauteuils portés à bras par des coolies. Chacun de ces trois sorciers tenait entre les dents une épée dont la pointe sortait à travers la joue gauche. Ils ne semblaient pas le moins du monde incommodés par cet accessoire.

9 mars.

Premier départ des fonctionnaires appelés à jouir des avantages de la décision ministérielle du 16 décembre 1893, accordant un supplément de deux mois de congé, par période d'une année de séjour supplémentaire à la Colonie, au delà de la durée réglementaire.

10 mars.

La maison Soupe obtient la concession des travaux de démolition du mur d'enceinte de la citadelle de Hanoi, à charge de combler les fossés. En échange, les démolitions lui appartiendront en totalité. De plus, il lui est fait don de 60.000 piastres et de 100 hectares de terrain (2).

~

Les « Grands Débalages (*sic*) parisiens » annoncent au public qu'ils viennent de créer à Hanoi, 43, 45, rue Paul-Bert, une succursale qui sera inaugurée le 12 courant.

On y trouvera un « grand assortiment en mercerie, rubans, dentelles, broderies, fleurs, plumes, chapeaux, velours, gazes ordinaires, gazes brodées, bas de soie, fil et coton, chaussettes soie, fil et coton, peignoirs, serviettes éponge et de table, parfumerie, magnifique choix de vaporisateurs, abat-jour soie et papier, articles de ménage, etc... ».

14 mars.

Le *Bao-ha,* vapeur monoroue pour courrier et passagers (service Hanoi-Laokay), sera mis à l'eau ce soir à 9 heures, aux ateliers des Correspondances fluviales à Haiphong.

Ses caractéristiques sont :

Longueur hors-roue : 31 m. 50 ;

Largeur sur le pont : 6 m. 50 ;

Creux sur quille : 1 m. 20 ;

Hauteur du pont-abri : 2 m.

16 mars.

Dans le *Figaro,* le prince Henri d'Orléans lance un appel à l'opinion publique en faveur des trois Français : MM. Roty, Bouyer et Fitz-Humbert-Droz, enlevés par les pirates depuis plus de six mois et qui attendent toujours leur délivrance.

~

A l'hôtel Giguet, à Hanoi, soirée musicale par Mmes Delamarne et Talvar, avec le concours de la musique militaire. Au piano d'accompagnement : M. Charles.

Malheureusement, par suite d'un défaut d'organisation, les artistes se sont trouvées dans des conditions tout à fait défavorables. En effet, le propriétaire de l'hôtel avait laissé en place les tables de consommation dans la salle, de sorte que, même après le lever du rideau, les conversations ont continué, accompagnées par le choc des verres et les appels des consommateurs.

Désireux d'effacer la pénible impression que les artistes ont pu avoir du public de Hanoi, la Société Philharmonique mettra à leur disposition sa salle, où elles pourront donner le même programme, au cours d'une seconde représentation.

20 mars.

L'*Indépendance Tonkinoise* insère la curieuse annonce suivante :

AVIS

Pour des entreprises aussi importantes que sûres, le Protectorat demande des colons (sans distinction de religion, mais de préférence d'origine algérienne). Des avances de fonds pourront

(1) Voir nos numéros 178 et 182.

(2) Ce contrat ne tarda pas à soulever des protestations violentes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leur être faites, sous forme de travaux à exécuter, de concession de terrains, facilement réalisables, etc...

Affaire sûre.

Ecrire à L..., Poste restante. Hanoi.

21 mars.

A la Philharmonique, deuxième soirée de Mmes Delamarne et Talvar. L'impression de la première soirée chez Giguet est maintenant effacée et la représentation a été très réussie.

On a beaucoup applaudi Mme Delamarne, qui chante des chansonnettes fines et même parfois quelque peu grivoises et qui porte de délicieux costumes de gommeuse. Voici leur programme d'après Claude Bourrin :



Les distractions au Tonkin en 1894.
A la Philharmonique. — Élégances et Galanteries. (*Dessin de Cézard 1894*)

« *Le compteur, Mlle Pstt, pstt ! Le chic du pioupiou, Le délit, Pic du Midi, Frisette-polka, Le couturier, Un petit bois voisin, Ma bergère, Dragon, regardez la lune, C'était un rêve ;* elles terminent par des duos : *Fleur de thé* et *Les Parisiennes*. Plus exactement, elles croient terminer mais le public plus aimable que le premier jour est insatiable, il réclame les chansons déjà connues et les intrépides exploratrices involontaires de Poulo-Gambir s'exécutent avec bonne grâce ». (Elles avaient passé une nuit à la belle étoile sur le rocher de Poulo Gambir après l'échouage du *Saigon*.)

Comme à Haiphong « les spectateurs réclament *La Tyrolienne, La ronde des Matelots* (reprise en chœur au refrain), *Miss Kokett* et *Gnouf-Gnouf*. Le grand succès est pour le duo *En revenant de Saint-Cloud*. Plus le public se familiarise avec « la troupe » mieux il collabore. Maintenant, Talvar, heureuse de trouver de l'aide dans la salle se borne à battre la mesure et à diriger le chœur. Bis et rappels se succèdent ; de même pour Delamarne qui redonne *Mon picador, En chemise*, etc... ». (Claude Bourrin.)

~

On annonce la prochaine arrivée à Haiphong (le 24 ou 26 mars) d'une troupe théâtrale qui joue en ce moment à Saigon ; directeur : M. Montclair.

~

22 mars.

La citadelle de Hung-hoa, reconnue inutile à la défense du pays et se trouvant en territoire pacifié, va être rendue à l'administration civile.

~

Les journaux de France annoncent que la tête de l'anarchiste Vaillant est tombée sous le couperet de la guillotine, le dimanche 4 février 1894.

~

La Société des Courses de Hanoi met au point l'organisation d'un rallye-paper qui sera couru le lundi de Pâques 26 mars, à 9 heures.

~

A la Résidence-Mairie, adjudication des travaux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de constructions des égouts, rues de la Chaux, Balny, des Eventails et des Chapeaux. Longueur : 702 mètres Travail estimé à 6.200 piastres.

23 mars.

En raison des pluies persistantes, le Comité de la Société des Courses de Hanoi se voit dans l'obligation de reculer à une date qui sera ultérieurement fixée le rallye-paper qui devait se courir le 26

24 mars.

On réclame à nouveau contre les dépôts d'immondices « qui font l'ornement du coin du jardin de la Résidence supérieure et dont les effluves embaumés se répandent sur les quartiers environnants (*sic*).

» Il faut croire qu'il y a un intérêt scientifique à ce que ce coin soit choisi comme lieu de culture pour les microbes (*resic*) puisque, loin de faire nettoyer ce foyer d'infection, on y apporte chaque jour de nouveaux éléments. »

~

Lang-son.

Une colonne, dirigée par le colonel Chapelet, est aux prises avec une bande de 500 pirates, aux environs de la Porte de Chine. Du côté de Laokay, une troupe d'environ 1.200 hommes, sous les ordres du chef de bataillon Gouttenègre, s'apprête à débarrasser la région des bandes de Hoang-lang-Lai.

28 mars.

La Mission se propose d'organiser une école de filles à Hanoi. Le logement des sœurs serait probablement installé dans l'immeuble de la rue des Brodeurs, en face les magasins de la Banque de l'Indochine

~

M. Lagisquet vient d'achever les plans du futur immeuble de la Philharmonique.

La salle de spectacle aura 13 mètres de largeur sur 16 mètres de profondeur, avec une galerie au-dessus du rang des loges, et pourra contenir 400 personnes.

~

A partir du 1er avril, le prix de la glace sera porté de 7 à 8 cents le kilogramme.

~

29 mars.

COMMUNIQUÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES COURSES DE HANOI.

« Vu les nombreuses réclamations qui se sont produites lors de la réunion du 25 courant, concernant les accidents des chevaux produits par des chiens se trouvant sur la piste, le Comité décide qu'à partir de la prochaine journée de courses, l'entrée de l'hippodrome sera interdite aux chiens, à moins qu'ils ne soient tenus en laisse. Dans ce cas, ils paieront un droit d'entrée d'une piastre. »

~

Le rallye-paper sera définitivement couru le 1er avril ou, à défaut le 5. Pour les cavaliers, rendez-vous à 1 h. 30, à la Pagode des Tigres, au Jardin Botanique. Pour les voitures, même heure, digue Parreau, au poteau Hanoi-Province, en face de la descente du jardin d'essai.

~

C'est M. Chavassieux qui est désigné pour assurer, par intérim les fonctions de Gouverneur Général durant l'absence de M. de Lanessan.

~

31 mars.

Pour faire pendant au célèbre *Chat Noir* de la Butte, un comité se fonde à Hanoi en vue de publier une revue littéraire et artistique qui aura pour titre *Le chat d'or tonkinois.*

Au cours de la réunion du comité de fondation de cette revue, un des auditeurs ayant interrompu à plusieurs reprises l'exposé du président, un duel entre les deux partenaires s'en est ensuivi. MM. S... et B... se sont rencontrés de bon matin sur le terrain. M. S... a reçu une légère égratignure. Le soir, combattants et témoins ont festoyé joyeusement jusqu'à 2 heures du matin.

L'idée de créer cette revue du *Chat d'or* est née à « l'Os club ».

Pour commencer, elle tirera à 500 exemplaires; mais le président compte qu'avant deux mois, ce chiffre sera porté à 2.000.

~

La presse métropolitaine relate qu'à la suite de l'exécution de Vaillant, une bombe a été lancée au café Terminus, rue Saint-Lazare, à Paris.

L'explosion de l'engin a fait une dizaine de victimes, dont un ouvrier qui passait aux environs et qui a été tué sur le coup.

Selon les renseignements recueillis, l'engin avait la forme d'une boîte de sardines ; il était chargé de poudre chloratée et renfermait une cinquantaine de morceaux de plomb.

L'auteur de l'attentat est un jeune homme de 20 à 25 ans, qui prenait une consommation à la terrasse. Il a tenté de s'enfuir, mais a été appréhendé par un gardien de la paix qui était à ce moment sur l'impériale d'un omnibus devant le café.

~

Le lieutenant Simon, du 3e R. T. T., en résidence à Chora, au cours d'une reconnaissance aux environs du poste faite par un détachement de 11 légionnaires du 1er régiment étranger et de 40 tirailleurs tonkinois, a surpris à Na-Mo, à 6 heures du soir, l'arrière-garde de la bande du chef pirate Pha-nhi et l'a dispersée, après avoir tué 8 hommes, fait un prisonnier et délivré 9 femmes et enfants.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Vieux pêcheur du Sud-Annam.

(6e prix de notre Concours de photographie.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

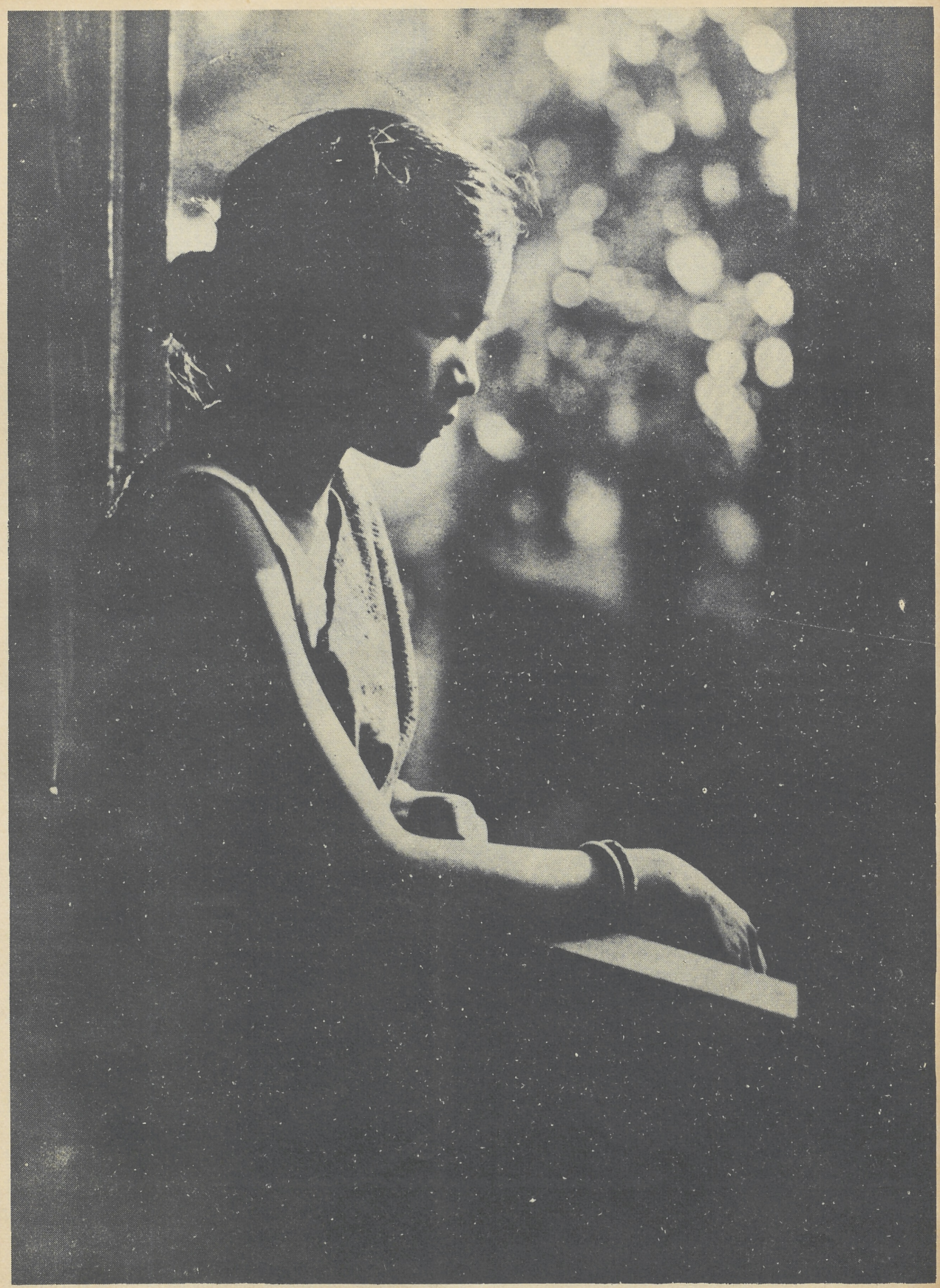


Photo NGUYEN-HUY-KY

Jeune Laotienne.

(6e prix de notre Concours de photographie.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU LAOS

RÉFLEXIONS AU LONG DES PISTES

(*Suite*)

par le Dr Gabriel FAURE

VI. — PAYSAGES EN APHORISMES

Saravane : un cercle de désolation qu'environne d'un peu loin l'abondance.

~

Est-ce un javelot que l'on a lancé de Thateng, ce tronçon d'arc-en-ciel qui reste fiché au milieu des rizières ?

~

La montée vers le col de Ban-Sy est, comme la Neuvième Symphonie. splendide et interminable.

~

Au tournant de la rivière nous donne rendez-vous la Montagne ; tous les jours à midi, toutes occupations cessantes, nous nous hâtons en pirogue pour aller la contempler qui se reflète dans l'eau.

~

Vallées bleues où le soleil de midi n'entre pas, à travers les forêts de pins que vous semblez irréelles !

~

A l'horizon plombé de nuages monte la lueur d'une ville : c'est la lune qui va bientôt se lever.

~

Tampril, mamelon au milieu d'un cercle de montagnes, où vit sous les manguiers géants une population aux longs cheveux et aux regards doucement tristes ; que de bouches béent à nous contempler !

~

Les taillis de bambous qu'agite un souffle de vent grincent comme les amarres d'un navire.

~

Ban Proi : plage tahitienne, à travers les cocotiers apparue, que ne baigne cependant que la Sékong.

~

Dans le matin ouaté de brouillard, est-ce pour les faire sécher que les araignées ont étendu leurs toiles sur l'herbe ?

~

Au sortir de cette montagne si velue que l'on n'y a aucun horizon, c'est une forêt de hampes de bambous — véritable « Bois des Lances » —, qui vous accompagne jusqu'à Santiayone.

~

De ce jour qui se souvient, hors peut-être un pêcheur de vaines images, où nous déjeunâmes au milieu du petit torrent, sur un rocher et sous un arbre aux feuilles roses ?

~

A mesure que l'on monte, certains paysages se développent comme un magnifique raisonnement.

~

Salas où nous dormions au clair de lune, vous étiez si exiguës et si flexibles qu'un dormeur en se retournant éveillait tous les autres.

~

Cette eau sur laquelle on s'embarquait au petit jour, et qui chantait toutes les nuits en contrebas des salas, était la trame sur laquelle venaient s'insérer les incidents de notre voyage.

~

Que ne peut-on dire d'autrui : « Fidèle comme la limpidité du ciel du Laos à la saison sèche, ce ciel en qui on peut avoir confiance ? »

~

Col de Kleum : le côté face de la montagne est chevelu, le côté pile glabre et couvert d'ersatz de champs de blé.

~

Sabongpholam, où l'on parvient par des escaliers taillés dans la glaise ; Tapoung, qu'ombrage un immense banian au milieu duquel a poussé un manguier ; Houn, qui dort sur le gazon au bord de la Sélanong ; Kanay, où tandis que nous mangions sous les arbres sacrés un serpent se laissa tomber sur notre table ; Luktoungka, verts pâturages vosgiens au milieu des pins ; pittoresque litanie des villages Tahoï, le pays des mille sources et des cent rivières.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Indochine et la hausse des prix

par D.

L'INDICE général du coût de la vie en Indochine s'est élevé depuis septembre 1939 à 96% environ pour la classe européenne et à 125 % pour la classe indochinoise moyenne.

Cette augmentation qui peut paraître considérable et qui l'est évidemment si on se rapporte aux prix d'avant-guerre, semble normale et raisonnable lorsqu'on la compare à celle qui affecte les pays proches de l'Indochine.

Si nous établissons un parallèle entre quelques prix qui sont pratiqués en Indochine et les cours des mêmes produits dans une importante localité de Chine, on constate que le prix de la vie en Indochine a pu être maintenu à un taux relativement bas.

En Indochine une course en pousse se paie 20 cents ; dans cette localité, la même course est payée 2 piastres ;

Une douzaine d'œufs qui vaut ici 1 $ 20 est vendue là-bas 19 piastres ;

Le kilo de sucre qui coûte une piastre vaut 72 piastres ;

Les cent kilos de riz sont cotés à Saigon 14 piastres ; dans cette ville ils valent 700 piastres ;

Quant au prix du charbon, il dépasse l'imagination ; en Indochine, malgré les difficultés des transports, des déchargements, des rechargements, des pertes, etc., il vaut, rendu à Saigon, 100 piastres la tonne ; dans cette localité, cette même tonne se vend 4.800 piastres.

Si l'Indochine a été préservée jusqu'à présent de cette hausse vertigineuse, elle le doit aux différents organismes administratifs économiques d'homologation préalable du prix des marchandises, d'affichage des prix, de section spéciale du contrôle des prix, de police de répression du marché noir et enfin des organismes de ravitaillement.

Alors qu'avant les hostilités aucune organisation de ce genre n'existait en Indochine, il a fallu mettre sur pieds, créer de toutes pièces ces différents services, dont un exposé succinct permet de réaliser toute l'importance de l'effort entrepris dans un espace de temps restreint.

A la sortie de l'usine ou à l'arrivée des marchandises et avant leur mise à la consommation, les articles indispensables à la vie courante, à l'exclusion des produits de luxe, sont soumis à une homologation. Après vérification des prix de revient, deux marges sont appliquées, l'une constituant le bénéfice du fabricant ou du grossiste, d'autre celle du détaillant. Le prix étant ainsi fixé, son affichage est rendu obligatoire dans les lieux de vente.

C'est alors qu'interviennent les organismes de contrôle des prix qui, comme leur nom l'indique, sont chargés de vérifier si les prix fixés par homologation sont bien appliqués et affichés.

La section spéciale de répression du marché noir est chargée de déceler les stocks clandestins de produits de première nécessité dont la raréfaction sur le marché provoque une hausse de ces produits. Ces stockages sont évidemment les facteurs déterminants de la hausse des prix et entraînent la disparition de certains produits indispensables à la vie économique du pays. La Section Spéciale de répression du marché noir recherche précisément ces commerçants sans scrupules qui spéculent sur la veulerie de certains consommateurs.

Les organismes de ravitaillement ont une mission bien différente, ils sont chargés de centraliser et recenser les produits d'importation et les ressources en toutes matières de l'Indochine, de les répartir dans les différents pays de la Fédération compte tenu des besoins de ces pays et de leur population. Grâce à ces dispositions, chaque pays a pu être servi équitablement dans la mesure des disponibilités et des moyens de transport.

Les prix des marchandises en provenance de l'extérieur ont subi une hausse considérable ; d'autre part, pour pallier l'insuffisance des importations, des produits de remplacement ont été fabriqués et ont pu dans une certaine mesure rétablir un équilibre des prix et assurer un ravitaillement satisfaisant.

Ces succédanés qui parfois sont de qualité comparable aux produits importés ont permis à la Fédération de vivre une vie presque normale, résultats particulièrement appréciables dans un monde actuellement tourmenté. Il convient de reconnaître en toute impartialité l'effort considérable réalisé dans ce domaine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 21 AU 27 MARS 1944

Pacifique.

Les combats ont continué entre les troupes américaines et les unités nippones dans le secteur de Torokina (île de Bougainville) et dans les îles de l'Amirauté, où un communiqué américain du 20 mars a annoncé la prise de Lorengau par les Alliés.

Selon un communiqué du G. Q. G. allié dans le sud-ouest du Pacifique, des troupes américaines parties des Salomon auraient débarqué le 22 mars dans les îles du groupe Saint-Mathias, à 80 milles au nord-ouest de Kavieng (Nouvelle-Irlande).

L'aviation nippone a été très active au-dessus des aérodromes et des points stratégiques dans le sud-ouest du Pacifique. Elle a soutenu efficacement les efforts des troupes nippones qui, à Torokina (Bougainville), s'efforcent de rejeter à la mer les unités de débarquement américaines.

L'aviation alliée a bombardé successivement : le 18 mars l'atoll Mille (Marshall), Ponapé (Carolines), Rabaul (Nouvelle-Bretagne) ; le 20 mars l'île de Jaluit et l'île de Taroa (Marshall), bombardement aérien et naval de Kavieng (Nouvelle-Irlande) ; le 24 mars, Ponapé, des positions nippones dans la partie orientale de Java, Kusaïe (Carolines) et quatre atolls occupés par les troupes japonaises dans les Marshall ; le 25, Kavieng, en Nouvelle-Irlande, et Rabaul, en Nouvelle-Bretagne ; le 26, l'île Wake ainsi que des bases nippones dans les Marshall et dans les Carolines.

Chine

Des unités du corps expéditionnaire nippon en Chine ont effectué des opérations de nettoyage d'éléments communistes chinois dans les environs de Ping-Tu (province de Shantung).

Par ailleurs l'aviation japonaise a bombardé Yusan (province de Kiangsu), le 24 mars, et l'aérodrome de Kienew (province de Fukien).

Birmanie.

Dans le secteur côtier d'Arakan la situation est toujours sensiblement stationnaire et les combats se situent à l'ouest de la rivière Mayu.

A la frontière occidentale de la Birmanie, dans l'ouest de la rivière Chindwin, l'avance des troupes nippones vers l'ouest continue.

Trois colonnes japonaises se dirigent vers l'Assam. La première a traversé le fleuve Chindwin en plusieurs points entre Tamanthi et Homalin et, après avoir pénétré dans les montagnes de Somra, elle a traversé la frontière indo-birmane vers le 19 mars. Cette colonne s'est heurtée à des forces anglo-indiennes dans le sud de Ukrul.

Une deuxième colonne s'est lancée à travers la vallée étroite de la rivière Kabaw, le long de la route allant de Sittaung à Imphal via Pamh. Elle a encerclé la ville indo-birmane de Tamu.

La troisième colonne avance vers le nord dans la région des montagnes Chin ; elle essaie d'atteindre la vallée du Manipur en débordant Tiddim et Fort-White ; des combats ont lieu le long de la route de Tiddim à Imphal, qui a été coupée en plusieurs endroits au nord de Tiddim.

D'autres unités nippones remontent la vallée du fleuve Kaledan par Kyauktaw et Paletwa.

A noter que l'armée nationale indienne récemment formée contribue à cette offensive vers l'Assam, qui a vraisemblablement pour but d'atteindre les voies de communication (Assam-Bengal Railway) ravitaillant l'armée combattant au nord de la Birmanie avant mai, fin de la saison sèche.

Dans le nord de la Birmanie, les éléments sino-américains de l'armée de Stilwell avancent lentement à travers la vallée du Mogaung ; une deuxième colonne combattant le long de la route de Fort-Hertz à Myitkina s'est emparée de Sumprabum et s'est avancée à 33 milles au sud de cette ville. Le but de cette offensive est le dégagement d'une route permettant le ravitaillement de la Chine et allant de Lédo, terminus de l'Assam-Bengal Railway, à Yunlung ou à Tengyueh.

Russie.

L'activité sur le front russe s'est, comme la semaine précédente, manifestée entre Dubno et Nikolaiev. Sur les autres parties du front, on n'a enregistré que des opérations d'importance locale.

La semaine qui vient de s'écouler a été caractérisée par trois offensives soviétiques contre les centres nerveux de la défense de l'armée allemande du général Manstein.

Les foyers de ces combats ont été :

1° Balti, en Bessarabie, nœud ferroviaire important commandant les deux voies de retraite de l'aile droite de l'armée von Manstein (environ douze divisions combattant dans la région d'Odessa) ; cette ville a été occupée par les éléments de l'aile gauche de l'armée du général Koniev, le 26 mars. Ces unités soviétiques ont poussé en certains points jusqu'au fleuve Pruth qui, selon le communiqué soviétique, est la future frontière de la république soviétique Moldave ;

2° Vosnessenk, nœud routier et dernier bastion allemand commandant la plaine d'Odessa qui a été occupé le 26 mars par les éléments soviétiques du général Malinowsky ;

3° Lwow, où l'armée du général Zukov menace de tourner l'aile gauche de l'armée von Manstein qui continue à combattre dans le secteur de Tarnopol.

En fin de semaine, le front pouvait s'établir comme suit :

Le cours inférieur du Bug jusqu'à Olviopol (Pervomaïsk) — Nikolaiev encore aux mains des Allemands est pratiquement encerclée, Olgopol ; Balti (en Bessarabie) ; Skuliany [sur la rivière Pruth à 20 kilomètres au nord de Jassy ; les éléments soviétiques entre Skuliany et Lipkany se trouvent à des distances de la rivière Pruth variant entre 15 et 25 kilomètres ; la rivière est atteinte en certains points] ; Mogilev-Podolski ; Imerinka ; Derajnia (l'importante ville de Kamenetz-Podolski est pratiquement encerclée) ; Cusiatin (ou Husiatyno) ; Bugach ou Kopezynie ; Tarnopol (combats dans les faubourgs) ; Zborovo ou Zloczow. Le front passe ensuite à 10 kilomètres à l'est de Brody et à 25 kilomètres à l'ouest de Dubno.

La partie septentrionale du front qui comprend actuellement les secteurs relativement calmes peut être représentée approximativement par une ligne passant par :

Luck, Kolki, Sarni, Olevsk, Ovrutch, Mozyr, Rogachev, Tcherikov, Krasnyi, Vitebsk (l'occupation de cette ville que les Allemands disent avoir évacuée n'a pas été confirmée par les Russes), Gorodok, Nevel, Novosokolniki, Novorjev, Dno, le bord oriental du lac Peïpous ou Chudskoe et Narva.

Les Allemands auraient commencé l'évacuation des vingt-cinq divisions qui occupaient la Crimée.

Italie.

De durs combats se sont poursuivis dans la région de Cassino où les Allemands ont récemment renforcé leurs positions. Sur le front de la VIIIe Armée et à la tête de pont d'Anzio, situation inchangée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN FRANCE

Le Maréchal Pétain se rend à Clermont-Ferrand.

Le Maréchal de France, Chef de l'Etat, s'est rendu le 19 mars à Clermont-Ferrand pour visiter les victimes du bombardement anglo-américain de la nuit du 16 au 17 mars.

Réorganisation du Commissariat général aux Prisonniers.

M. Robert Moreau, qui vient d'être nommé commissaire général aux Prisonniers, a donné, le 18 mars, des indications sur son plan d'action :

Une réorganisation matérielle s'impose d'abord. L'entraide doit être en fonction de l'activité des rapatriés et ne doit pas se transformer en service d'assistance publique pour les prisonniers. Un allègement administratif doit se faire, ainsi qu'un grand appel aux bénévoles. Il faut renforcer le contrôle des différentes activités et compléter les liaisons entre les divers services.

Cette réorganisation matérielle, a-t-il poursuivi, *n'aura d'effet que si l'atmosphère est modifiée. En effet, le problème moral domine et dominera toujours l'action des prisonniers.*

M. Marcel Déat est nommé ministre du Travail.

Le 20 mars, M. Marcel Déat a pris officiellement les fonctions de ministre secrétaire d'Etat au Travail.

M. Bichelonne, qui faisait l'intérim de ce département, reste secrétaire d'Etat à la Production Industrielle et aux Communications.

Message du Maréchal aux Légionnaires.

Les chefs départementaux de la Légion Française des Combattants ont tenu du 17 au 20 mars, au Mont-Dore, une réunion extraordinaire. A l'issue de ce stage d'études et de travaux, le Maréchal de France a tenu à adresser aux Légionnaires le message suivant :

Légionnaires, je vous ai parlé dans mon message du 26 février, de l'aspect social de votre mission. J'ai reconnu la grandeur et la ténacité de vos efforts, j'ai noté avec satisfaction l'importance des résultats que vous avez obtenus. Mais l'activité sociale ne suffit pas seule à faire vivre une nation.

Il faut à la base une doctrine pour orienter les énergies. C'est pourquoi je souligne aujourd'hui le deuxième aspect de la mission que je vous ai donnée : diffuser dans le pays la doctrine française incluse dans mes messages.

La doctrine dont doit s'inspirer la Nation, a une valeur permanente.

L'esprit combattant conserve lui aussi permanente la valeur française. Combattants de l'une ou de l'autre guerre, vous êtes donc qualifiés pour faire connaître au pays la doctrine par laquelle la France de demain pourra se relever. Vous avez à préparer les cadres qui aideront à ce redressement. Dans ce domaine, comme dans celui de l'action sociale, vous avez déjà fait du bon travail.

Par la foi et le dévouement de vos propagandistes, par vos écoles de cadres, par vos groupes légionnaires d'entreprises et vos groupes de légionnaires paysans, par votre jeune Légion vous avez efficacement contribué à créer dans le désarroi du pays les points fixes nécessaires.

Là aussi, je vous dis : continuez vos efforts, intensifiez-les, ne vous découragez pas. Suivez-moi. Vous semez pour l'avenir. Votre labeur ne sera pas stérile, même s'il vous apparaît aujourd'hui décevant. Le grain germera un jour. Peut-être ne serez vous plus là pour voir mûrir la moisson. Mais la France y sera, puisque, grâce à vous, elle aura continué à vivre.

Légionnaires, dites-vous que pour que vos efforts soient vraiment féconds, il faut qu'ils s'accomplissent dans un climat d'amitié nationale, donc d'unité française. Aussi, à vous mes combattants — tous les combattants : ceux de 1914-1918, ceux de 1939-1940 et mes chers prisonniers —, je donne une consigne simple et formelle : réalisez d'abord entre vous l'unité spirituelle combattante. Car l'unité spirituelle des combattants sera la préfiguration et la promesse de l'unité spirituelle française par quoi se refera la France.

M. Marion est chargé de coordonner l'action des commissaires au Pouvoir.

M. Paul Marion, secrétaire d'Etat auprès du Chef du Gouvernement, qui vient d'être chargé par délégation de celui-ci, de coordonner l'action des commissaires du pouvoir avec celles des administrations pubiques, proposera à cet effet au président Laval les missions à remplir, en surveillera l'exécution et veillera à ce que la suite nécessaire soit donnée par les administrations compétentes aux rapports des commissaires du Pouvoir. Il rendra compte au Chef du Gouvernement des mesures prises et, s'il y a lieu, lui soumettra, avec l'avis des ministres et des secrétaires d'Etat intéressés, toutes les dispositions utiles.

Il adressera au président Laval un rapport trimestriel sur l'activité des commissaires du pouvoir et les résultats par eux obtenus.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Reportage d'un voyage de S. M. Norodom Sihanouk de Pursat à la mer (*suite et fin*).

LA GOITREUSE DE RUSSEY-CHRUM

Quelques types humains curieux sinon par leur originalité ethnique, du moins par leur aspect pittoresque, furent rencontrés au cours de ce voyage. Existe-t-il un type Pohr caractéristique, distinct du type « khmer des sommets », qui a tous les caractères de l'homme des bois ? Nous renvoyons à R. Baradat qui a étudié très attentivement la question. Ce type, s'il est définissable par les anthropologistes, est rarement pur. Certains vieillards de Péam-Prous présentaient un facies polynésien ; d'autres ne se distinguaient en rien des Khmers de la plaine. Ce qui est certain, c'est que les Pohr (ou Chong) savent que leur nom est synonyme de non civilisé et n'aiment pas l'entendre. La belle fille de Moat-Pras, dont nous publierons prochainement le portrait, répondit fièrement à une question sur ses origines : « Je suis Khmère des montagnes », et son air décidé, sa musculature avertissaient le questionneur qu'il valait mieux ne pas insister, car Mlle Pouk, autrement dit Mlle Matelas eût mal supporté une atteinte aussi grave à son prestige. Le fait qu'autrefois ces modestes populations furent étroitement mêlées à l'histoire du royaume ne prévaut pas contre leur dénûment actuel ; nous parlons de dénûment intellectuel, plus que de dénûment matériel, car sans le paludisme qui les ronge, ils ne seraient pas malheureux : la forêt nourrit bien son monde, par les temps qui courent.

Mais à Russey-Chrum, la montagne, comme elle le fait un peu partout dans le monde, a engendré un type physiologique de pitié : le goitreux. Au premier rang de ceux qui regardent à plein regard le Roi qui va de l'un à l'autre, distribuant généreusement certains produits rares dans le pays, comme le poisson sec et le sel, c'est une goitreuse de vingt ans qui attire sur elle l'attention du docteur. Son goitre est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus gros que sa tête. Sa sœur, goitreuse elle aussi, est morte à trente ans. N'y-a-t-il rien à faire pour elle ? Si elle veut faire le voyage de Phnom-penh, elle sera examinée, le chirurgien dira si une intervention est possible. Contre toute attente, elle accepte, ou du moins son père, un vieux d'une soixantaine d'années, accepte pour elle. Et les deux, le père et la fille, se mettront en route avec la caravane, tantôt à pied, tantôt sur un bât, un balluchon sur l'épaule. Mlle Crapaud-buffle — c'est son nom — n'est jamais sortie de son village, mais le vieux Diamant — c'est le nom de son père — a déjà vécu lui, une aventure du même genre ; quand il avait quinze ans (il y a environ quarante-cinq ans) il est venu à Phnom-penh comme porte-parapluie d'un bonze. Qu'a-t-il vu ? Rien, répond-il, car après six semaines de voyage il ne séjourna à Phnom-penh que quelques heures... de nuit.

Cette fois, les Phnompenhois ont pu voir le père et la fille, pendant une quinzaine de jours, déambuler à travers les rues de la capitale et s'emplir la mémoire des choses et des faits étranges de la vie des villes, qu'il fera bon raconter là-bas, aux veillées de la pagode.

... ET PUIS UNE AUTRE VALLEE

Notre première vision de ce monde fermé des hautes vallées allait être heureusement complétée par le séjour — presque une journée — dans la vallée de Tateu-Loeu. De l'une à l'autre, c'est une série de haltes, soit pour le déjeuner, soit pour la nuit, au cœur de la forêt, au bord des rivières que les éléphants accaparent pour leur bain quotidien.

Partout où le Roi s'arrête, un village complet, bambous et lataniers, a été édifié pour Le recevoir, mais certaines régions sont absolument désertées de toute présence humaine. A Au-Sla-Ningly, un orage lance un déluge d'eau sur le Ganeça nº 9. A Stung-Tauch, la caravane n'arrive qu'à la nuit tombée, après avoir défilé une bonne heure, par des sentiers de ravins, dans une obscurité que la lune, fort heureusement, adoucissait. Cette vision nocturne des pachydermes s'accrochant de rocher en rocher aux flancs de la montagne évoquait le romantisme noir de certains dessins de Victor Hugo. Une angoisse serrait le cœur des itinérants, ce malaise des marches de nuit en pays inconnu, et la lassitude aidant, les damnak *de Stung-Tauch, serrés dans un espace étroit, virent bientôt chacun se jeter avec plaisir sur son Picot, après avoir avalé rapidement le dîner de Heng. A travers la mince cloison de feuilles de latanier qui séparaient les dormeurs de la forêt, on entendait les éléphants mastiquer leur repas ligneux. Au milieu de la nuit un hurlement de chien terrorisé, un barrissement d'effroi fait croire à la présence d'un tigre. Au matin, la nouvelle s'amplifie, naturellement, de détails fictifs — et cela ferait pour le livre de Cresson une huitième histoire de tigre, couleur de son scepticisme de chasseur.*

Quel soulagement, après la halte-repos de Stung-Takhon, et le bain en commun dans l'eau glacée, après le passage des 1.171 mètres du khnang Trapeang (dans la brume, le paysage prend de tons pastellisés de kakemono), que le débouché dans l'éden de Tatey ! Les marcheurs y ont précédé la caravane et un vrai Rubens de natures mortes — quartiers de viandes, volailles grasses, fruits, œufs et riz parfumé — nourrit leurs yeux, sinon leur estomac, en attendant l'arrivée du cortège.

Pour savoir si un pays est aisé, regardez ses pagodes et ses bonzes. La pagode de Tatey-Lœu est rustique, certes, mais c'est un bel exemplaire d'architecture en bois sculpté, pleine de détails recherchés, et la bonne mine de ses desservants dit que les paroissiens sont généreux. La couleur paradis terrestre de cette pagode, de son enclos et des vergers d'anthologie qui l'environnent sont l'expression fidèle de la paix qui règne ici entre les hommes et les choses, comme nulle part, hélas, elle ne règne ailleurs dans le monde.

L'étape du matin ayant été moins rude qu'à l'accoutumée, il reste à chacun, avant et après le repas du soir, un peu plus de loisirs pour goûter le charme de l'heure et du lieu. Le ciel est une voûte éclatante. Pas une étoile, pas une constellation qui ne soit à sa place et jamais elles ne parurent plus belles. Fétaient-elles, à leur manière, la mort de Giraudoux que nous venions d'apprendre ? Est-ce Isabelle, de l'Intermezzo *(dont la pédagogie de plein air défiait toutes les inspections) qui les avait convoquées ce soir-là pour nous faire la classe d'astronomie ? Il nous suffisait de demander le nom d'une étoile, le nom d'une planète pour qu'aussitôt il nous soit donné. Isabelle, il est vrai, a emprunté la voix du lieutenant de vaisseau de Boysson qui livre avec bonne grâce son érudition cosmologique. Il nous dit jusqu'au nom de ces étoiles mortes dont la lumière vit encore, et qui fait que nous ne savons pas qu'elles sont mortes. Et quand nous revenons de cette navigation sidérale, les Bérénice, les Orion, les Belphégeuse ou les Gémeaux font refleurir dans nos mémoires les belles histoires de la mythologie antique, dont il nous semble que la grande poésie, ce soir-là, baigne d'une douce irréalité la silhouette accroupie là-bas de ces gens simples, qui écoutent dans le ravissement le joueur d'accordéon qui suit le convoi depuis Pursat.*

LE GOLFE ET SA LUMIERE

Tatey-Lœu, quitté le 9 février, Speau-Kda, sur la rivière de Tatey, la plus belle et la plus tropicale des rivières rencontrées depuis le départ (on parle d'un gros poisson mangeur d'hommes qui habiterait ses eaux), Stung-Kayang, Prek-Yuon, et un lieu non dénommé que les itinéraires baptisent « la grande clairière », sont les dernières étapes avant de descendre sur Tatey-Krom, au bord de la rivière d'eau salée où les canonnières « Avalanche » et « Tourane », sous le commandement du lieutenant de vaisseau Blanchard, doivent amener le Résident Supérieur Gautier à la rencontre de Sa Majesté. Du haut de la crête qui domine Tatey-Krom, il semble que ce soit déjà la mer qui apparaisse aux regards éblouis. L'air change de goût, la lumière est plus transparente, les couleurs sont plus vives.

Ce n'est pas la fin du voyage, mais c'est la fin de la forêt tentaculaire, des chemins aux horizons fermés, des itinéraires en dents de scie.

La canonnière « Tourane » accoste la première, le Chef du Protectorat est à son bord. A peine a-t-il mis pied à terre que, face au débarcadère, à quelques trois cents mètres, S. M. Norodom Sihanouk, qui est descendue de son éléphant pour arriver plus vite au bas des derniers contreforts montagneux apparaît. Le Souverain et le représentant de la France se rencontrent à mi-chemin de la rivière et de la forêt, un détachement de gardes rend les honneurs, et chacun admire la ponctualité avec laquelle les horaires prévus ont été respectés. C'est que le Chef du Protectorat, de son côté, accompagné de M. Chalier et de M. Le Bourgeois, n'est arrivé dans le golfe qu'après une randonnée de six jours, par Kompong-Speu, Roleack-Kachœung, le Phnom-Krapeu et Chumneap, dans une région qui dès longtemps fut un chemin économique naturel et qu'une route ouvrira peut-être un jour au trafic normal en reliant directement l'îlot Khône à Kompong-Speu et Phnom-penh.

Quand le transbordement du matériel de la caravane de Pursat est achevé, les canonnières lèvent l'ancre et se dirigent vers l'îlot Khône où tout le monde passera la soirée et la nuit. Cette partie du golfe est peu connue des touristes, elle offre pourtant un pittoresque de grande classe et il est regrettable que les circonstances en rendent l'accès difficile aussi bien par terre que par mer. Pendant la journée du lendemain, le Souverain et le Chef du Protectorat effectuent une série de visites dans des régions dépendant de la délégation de Kaskong, où un grand effort vient d'être fait pour le regroupement des populations dispersées. A Koh Por, une foule considérable accueille les autorités ; la pagode est en fête à l'occasion d'une pose, ou d'une repose de sêma. A Cham-Yeam, des danseuses et des tambourinaires ; et quand, le soir venu, les bateaux s'amarrent de nouveau dans l'îlot Khône, le dernier ganeça, grâce à une initiative heureuse de M. Delahaye, le délégué, offre à ses hôtes des échantillons de cuisine locale, sans oublier le fameux kapik qui fut, avouons-le, diversement apprécié.

On en parlera encore, de ce kapik, au cours du voyage de retour à Ream, le lendemain, qui ne fut coupé que par un bref arrêt à l'île de Sarracen. Que vous aimiez ou que vous n'aimiez pas le kapik, *il y*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aura un trou dans votre connaissance de ce pays si vous n'êtes pas allé à Kas Kapik voir la métropole des pêcheurs de platou, Venise des paillotes et des odeurs étranges, où la pouillerie, la puanteur et les roses décomposés de ses crevettes saumurées de sueur humaine font, en dépit de tous les canons esthétiques, de la beauté, par la grâce du ciel et de la mer qui lui donnent une lumière de moire, un pittoresque à la Rembrandt.

R. B.

NOTA. — Il eut fallu détailler les mérites de chacun dans la remarquable organisation de ce double voyage. Nous avons dit ce que MM. Bénard et Ouk Loun avaient fait dans Pursat, sur des itinéraires établis avec minutie par MM. Gaillard et Bloch. Il faut rendre hommage au travail de même qualité accompli par M. Duvelle, par S. E. Khim-Tit et par M. Delahaye du côté de Kampot, et par M. Vayssière pour Kompong-Speu, sur un trajet que d'ailleurs nous n'avons pas suivi. S. E. Khim-Tit, malgré ses quarante-huit ans, fit une étape à pied à une allure que les solides marcheurs qui l'accompagnaient ne réussirent pas à faire faiblir. Le docteur Riche et M. de Boysson en furent témoins... S. E. Khim-Tit serait digne de faire un Juvan. — *R. B.*

(RADIO-BULLETIN DU CAMBODGE, 7 mars.)

LA VIE INDOCHINOISE

Les bombardements américains.

Le Nord de l'Indochine a été survolé les 17, 18, 22 et 23 mars par des avions américains qui, attaquant à la bombe et à la mitrailleuse, ont fait de nombreuses victimes.

Hangest, filleule des forces terrestres de l'Indochine.

Le ministre de l'Intérieur vient de transmettre au général commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine les vifs remerciements des autorités municipales et de la population d'Hangest-sur-Somme, pour la nouvelle subvention qui vient de leur être adressée et qui porte à 590.000 francs le montant des fonds transmis jusqu'à ce jour à cette commune, à la suite des souscriptions faites par les troupes du groupe.

Le montant total des souscriptions des forces terrestres de l'Indochine au profit du Secours National s'élève à la somme de 7.023.775 francs à la date du 31 janvier 1944.

Inauguration du point de la Srépok.

Le Résident Supérieur au Cambodge, M. Georges Gautier, a inauguré le 21 mars, au nom du Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, le pont de la Srépok, qui est le principal ouvrage de la route Coloniale n° 19.

Séjour de S. E. Cosme à Hanoi.

M. Cosme, ambassadeur de France au Japon, s'est rendu à Hanoi où il a séjourné du 22 au 28 mars.

Deux records d'Indochine sont battus.

Au cours des championnats d'athlétisme de l'Annam disputés récemment à Hué, le jeune Gremillet, de l'E.S.E.P.I.C., a battu deux records d'Indochine :

100 mètres plat en 11 secondes (ancien record : 11 sec. 1/5) ;

200 mètres plat en 22 sec. 4/5 (ancien record : 23 sec. 2/5).

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Jean-Claude, fils de M. et de Mme Wilhelm **Weisz** (17 mars 1944) ;

Henri, fils de M. et de Mme Jean **Humbert** (21 mars 1944).

COCHINCHINE

Danielle, fille de M. et de Mme Alex **Richard**.

CAMBODGE

Rozenn, fille de M. et de Mme Simon **Noël** (16 mars 1944).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Léopold **Rouil** avec Mlle Juliette **Bazile** ;
M. Henri **Daunic** avec Mlle Jeanne **Rivière** ;
M. Jean **Poussardin** avec Mlle Jeanne **Thomas** ;
M. André **Schuttig** avec Mlle Amélie **Vidal** ;
M. **Dang-vu-Lac** avec Mlle **Nguyên-thi-Bé**.

MARIAGES.

TONKIN

M. Jules **Garnier** avec Mlle **Pham-thi-Thuyêt** (14 mars 1944) ;

M. Francis **Prentout** avec Mlle Marianne **Lebourgeois** (18 mars 1944) ;

M. Louis **Sarazin** avec Mlle Jeanne **Samy** (18 mars 1944) ;

M. **Nguyên-quy-Chau** avec Mlle **Nguyên-thi-Phuong** (26 mars 1944) ;

M. **Bui-ngô-Duc** avec Mlle **Nguyên-thi-Dac-Phuc**.

COCHINCHINE

M. **Quach-van-Dai** avec une fille de M. **Lê-quang-Hô**.

DÉCÈS.

ANNAM

M. René, Laurent **Liffaud** (15 mars 1944).

TONKIN

M. Armand **Deslys** (Aroquiassamy) [22 mars 1944] ;

M. Michel, fils de M. **Azyme** (20 mars 1944) ;

M. Alfred **Massenet** (22 mars 1944) ;

Jacqueline, fille de M. **Billard** (19 mars 1944) ;

Jean-Pierre, fils de M. **Guymonprez** (19 mars 1944).

COCHINCHINE

Mme Vve Joseph **Sinnassamy**, née Annoucanoumalle (15 mars 1944).

CAMBODGE

Christian Manuel, fils de M. et de Mme **Condinguy** (17 mars 1944) ;

Dao-thi-Thu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **T. L. S..., Cao-bang.** — Nous avons bien reçu vos vers, qui témoignent, malgré un peu d'inexpérience, d'un sens poétique certain. Nous regrettons que l'abondance des matières nous empêche de les publier dans la Revue.

~ **E. B..., Tha-khek.** — Nous vous adressons la table des matières 1940-1942.

Nous sommes comme vous persuadés que bien des abonnés ou lecteurs d'« Indochine » désireraient avoir une collection complète et recherchent les numéros épuisés chez nous. Nous essayons de compléter des collections pour la Revue elle-même, comme vous le montrent nos annonces, sans y parvenir. Il y a notamment un damné numéro 6, qui apparaît introuvable, c'est-à-dire qu'il n'apparait pas du tout.

Nous avons songé à une réimpression des premiers numéros ; en des temps dits « normaux » ce serait une simple question d'argent et le problème serait de trouver assez de souscripteurs ; mais au jour d'aujourd'hui où nous nous demandons chaque semaine combien de temps nos ressources en papier, produits chimiques, etc... nous permettront de « tenir » et de satisfaire nos abonnés actuels, la question ne peut, hélas, se poser.

P. R..., Phnom-penh. — L'ouvrage de cet auteur local était pavé de bonnes intentions. C'est même le seul point qu'il avait de commun avec l'enfer, dont on peut espérer cependant qu'il sera plus drôle.

Vous vous étonnez : A) de nous voir critiquer — oh, d'une plume bien innocente ! — des livres parus en Indochine et, B) de susciter, par la voie de concours de nouvelles vocations littéraires. Il y a pourtant entre A et B une relation étroite, et nous sommes étonnés qu'un esprit subtil comme le vôtre ne l'ait pas aperçue.

---

*Recherchons nos 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 132 d'*Indochine.

Faire offre à la Revue.

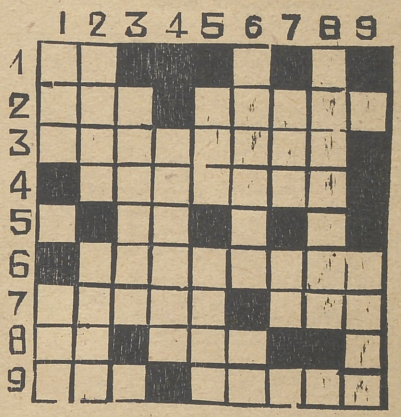
Solution des mots croisés no 151

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	F	A	■	■	P	■	N	O	■	N	A	R	D
2	L	■	H	E	L	V	E	T	I	U	S	■	O
3	O	T	E	R	A	I	■	A	N	A	■	A	N
4	C	H	I	A	N	T	I	■	S	G	D	G	■
5	■	E	N	S	E	I	G	N	E	E	■	A	N
6	C	O	S	M	E	■	■	■	C	■	B	■	A
7	A	R	I	E	■	S	H	E	T	L	A	N	D
8	■	B	U	■	L	I	A	G	E	■	R	O	I
9	F	E	S	T	I	V	A	L	■	N	O	I	R
10	A	■	■	O	T	A	G	E	S	■	N	E	■

Mots croisés no 152

Horizontalement.

1. — Année d'édition non mentionnée.
2. — Grimpe — Prénom familier.
3. — Rhyzophora.
4. — Fait un bon pot-au-feu.
5. — L'Inconnue — Symbole chimique.
6. — Supporte bien les régimes.
7. — Placer — Trentième ou cinquantième d'un arpent.
8. — D'un verbe qui exprime l'amusement — Crible.
9. — Se jette dans un lac — Embranchement important du P. L. M.



Verticalement.

1. — Se dit d'un oncle important et que l'on n'a jamais vu — Inconnu — Voix d'un certain métal.
2. — Va par paire — Long engagement.
3. — Broméliacée.
4. — Se trouvent après le fauchage.
5. — Explique les rêves — Extrait du riz.
6. — Chef-lieu de canton, le plus peuplé de son département — Ce que l'on n'ignore point.
7. — Prénom — Acquiescement de Fritz.
8. — Architecte d'un monument célèbre.
9. — Naquit dans un village où plus tard les Russes furent vaincus.

La *Table des matières* de l'année 1943, classée par auteurs et par matière, vient de paraître.

Elle est en vente chez nos dépositaires au prix de 1 piastre.

La *Table des matières* de 1940 à 1942 inclus, déjà parue, est en vente chez nos dépositaires de Hanoi, Hué, Saigon et Phnom-penh.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté no 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

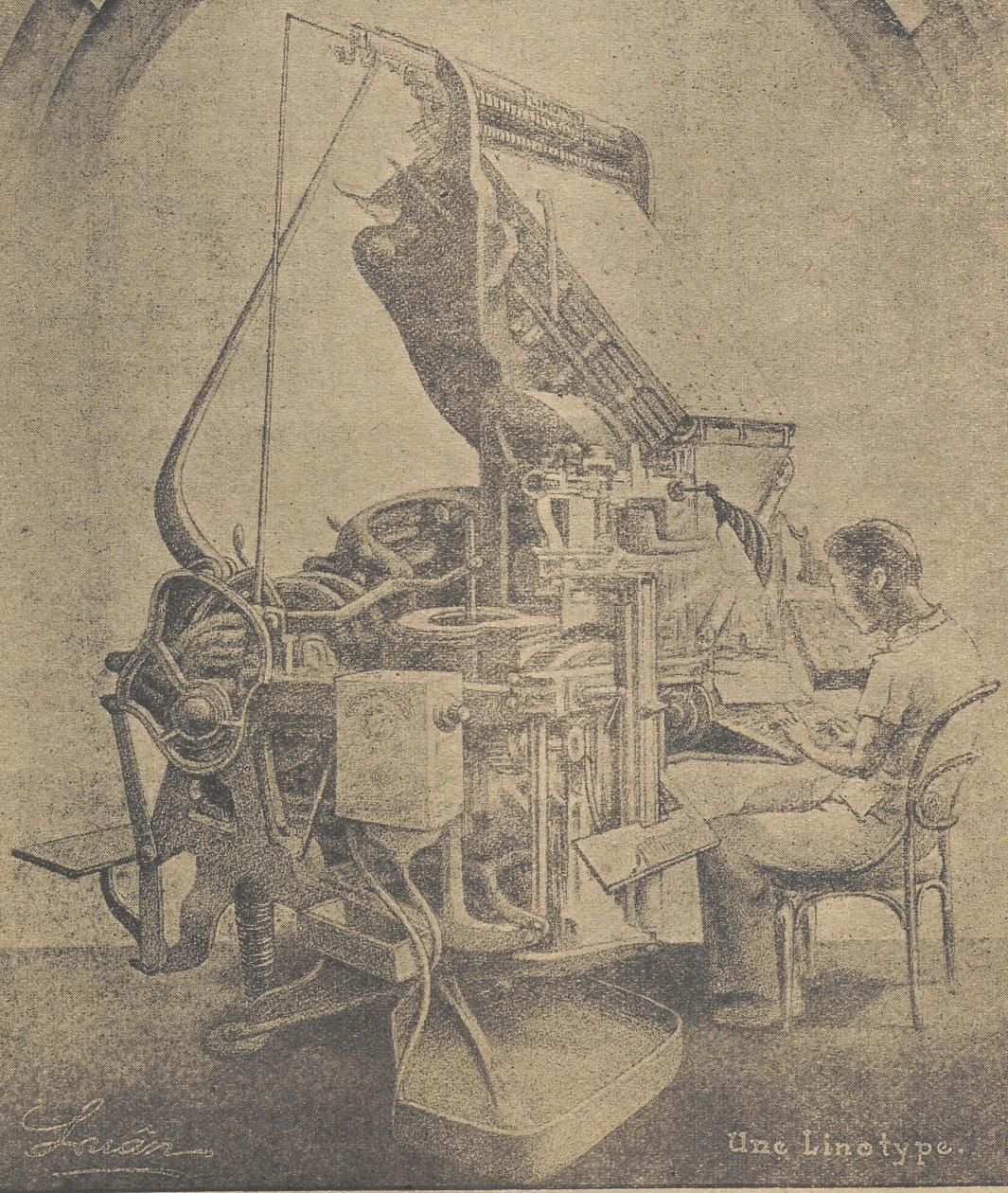
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PHOTOGRAVURE
OFFSET.

TYPOGRAPHIE
RELIURE

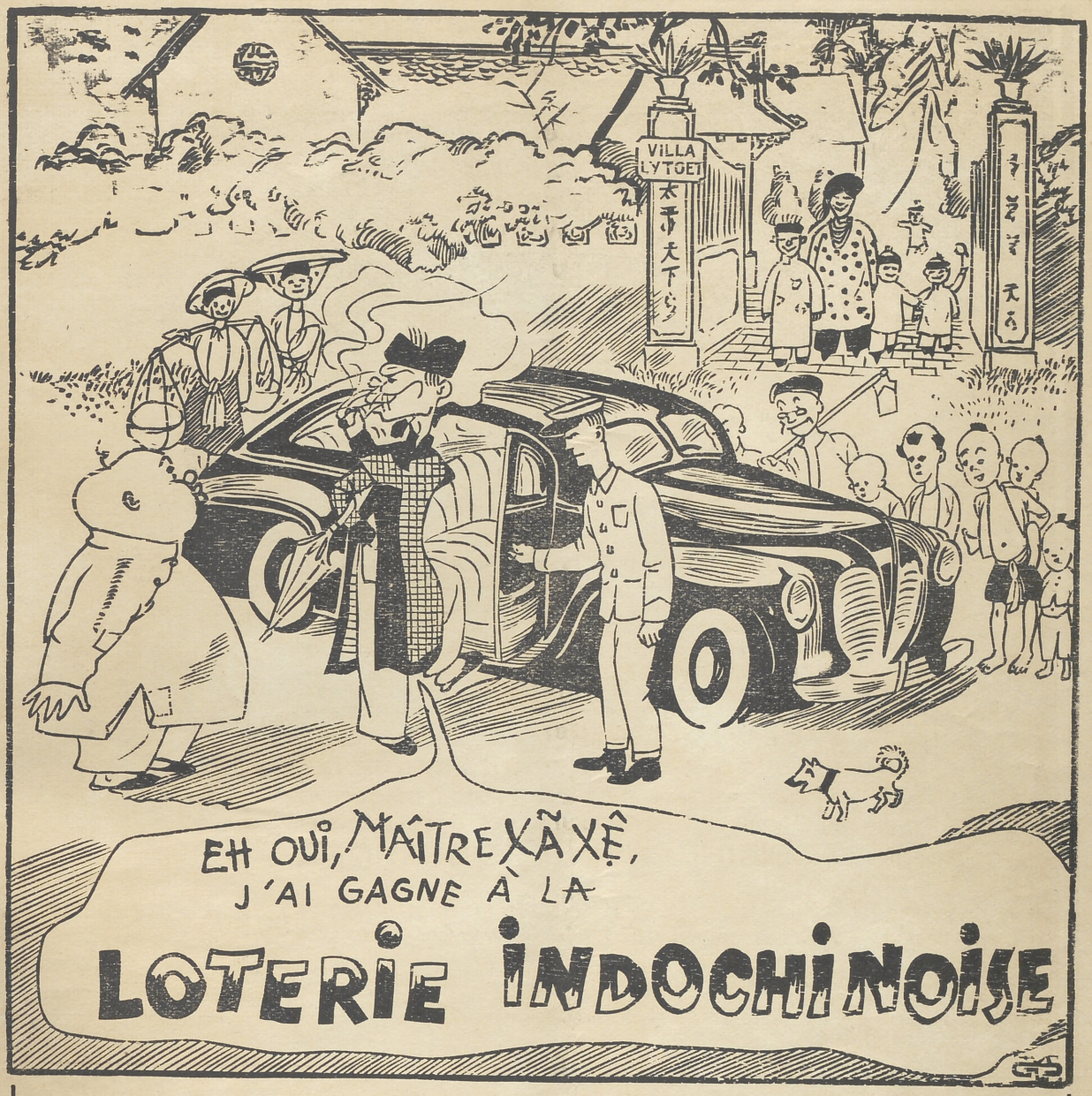
TAUPIN & Cie

8-10-12, RUE DUVILLIER - HANOI. TÉL. 147-146



Une Linotype.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, *Avenue d'Iéna, PARIS*

Inspection : 69, B^d^ *Francis-Garnier, HANOI*

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

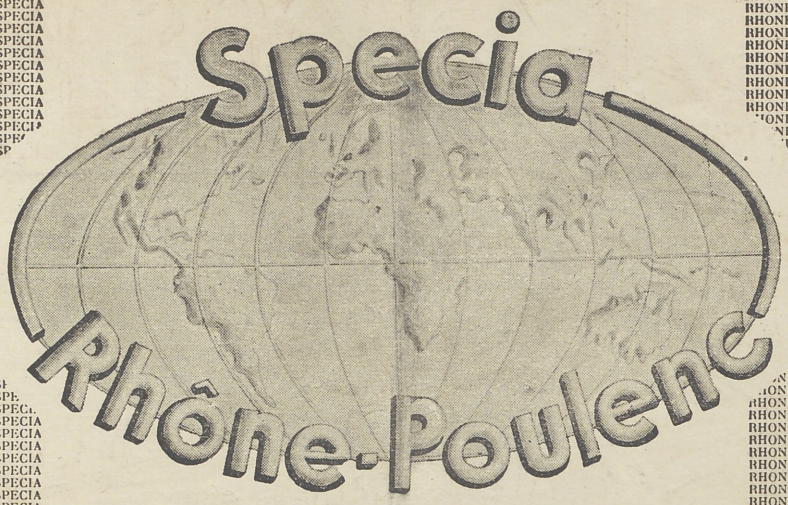
Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRODUITS PHARMACEUTIQUES



PROPIDEX - ASCIATINE - ORTEDRINE - RHOFÉINE
SONÉRYL - RUTONAL - STIBYAL - NEPTAL - TOCHLORINE
RHODAZIL - ALUNOZAL - URAZINE - CORYPHÉDRINE
GELOBARINE - FORIOD - BAUME RHODIA
NÉO - DMEGON - SANÉDRINE - INFUNDIBULINE
SEPTAZINE - NEODMÈTYS - THIAZOMIDE - FLÉTASE
RHODIACARBINE - CRISALBINE - NÉOCARDYL
QUINIO - STOVARSOL - MYOCHRYSINE - KÉLÈNE
DAGÉNAN - ANTHÉMA - PRÉMALINE
PROPIDON - QUINACRINE - GARDÉNAL
ACÉTYLARSAN - STOVARSOL - DMELCOS
NOVARSÉNOBENZOL BILLON
ASPIRINE USINES DU RHONE

justifient par leur efficacité
le renom mondial de la qualité française

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques